

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
J. THIBAUT-CHAMBAULT. La littérature animalière et la psychologie des bêtes	321
GASTON WIET..... Le Caire et les voyageurs européens.....	342
JACQUES TAGHER..... Voyageurs et aventuriers en Égypte au XIX ^e siècle.....	372
JEANNETTE AYROUT..... Voyageuses et aventurières en Égypte au XIX ^e siècle.....	390
D ^r ANDRÉ BRUNEL..... La chirurgie au temps des Pharaons.....	403

CHRONIQUE DES LIVRES.

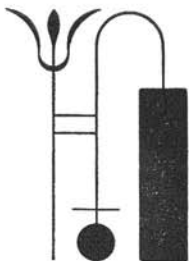
GASTON WIET



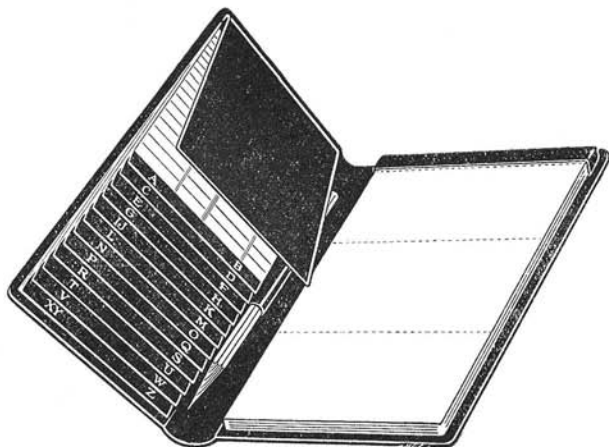
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



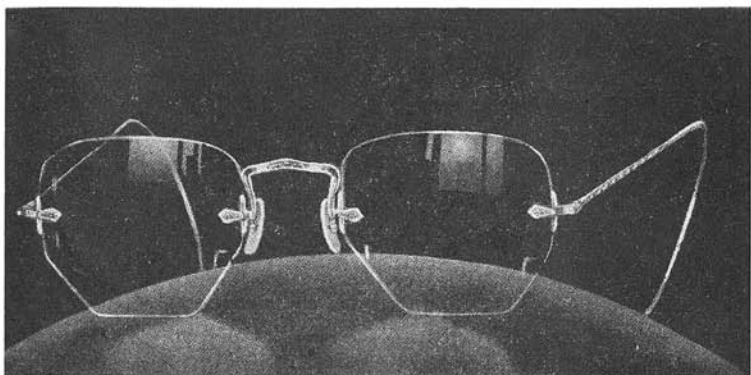
EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

21, Rue Soliman Pacha — Tél. 47815-45034



un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

LA LITTÉRATURE ANIMALIÈRE ET LA PSYCHOLOGIE DES BÊTES.

AVERTISSEMENT.

Cette étude, trop condensée, a été écrite au cours d'une campagne qui a eu la chance d'apporter quelque cent mille tonnes de céréales à nos armées — ou plutôt au cours des rares loisirs que nous a laissés, « à la vesprée », le ramassage. Elle a été écrite devant le portrait de l'Homme qui est pour nous l'image de la France (morturi te salutant). Elle a pris naissance dans un petit village de dix mille âmes, quelque part dans le Proche-Orient. Si nous avons désiré la publier, pendant la guerre même, c'est que, modestement, elle défend la pensée française ; c'est qu'elle mêle la pensée à l'action ; c'est enfin qu'elle rejoint le passé à l'avenir, en essayant de frayer de nouvelles voies, fraîches et pures à la jeune génération souffrante dont le corps est débile, mais dont la pensée vibre plus que jamais.

Que ce timide effort pour notre culture soit un hommage infiniment respectueux à Celui qui, par son indomptable énergie, a changé le cours de nos existences et nous a communiqué un ardent regain de vie !

Janvier 1944.

INTRODUCTION.

Lorsque l'animal s'est introduit dans la littérature, et ce n'est ni rare ni récent, ce fut presque toujours dans le but essentiellement louable certes, d'instruire et de moraliser ; mais, en général, sans l'estampille du savant. Et c'est un jeu dont souriraient les critiqués eux-mêmes, que de noter les imperfections de description, les ignorances de mœurs, les méconnaissances de l'âme des bêtes chez un Ésope ou un La Fontaine, par exemple : l'animal n'était pour eux qu'un « moyen », ainsi que pour tous ceux, ou presque, qui l'ont présenté avant des temps très récents.

La bibliographie ne semble pas encore avoir été faite, en France du moins, et si elle ne dépassait pas de beaucoup les cadres de cette étude, nous aurions eu plaisir à la faire et à rendre justice à tous ceux qui, depuis la Bible ou Homère (les brebis de Polyphème, le chien d'Ulysse...), n'ont pas ignoré leurs frères ou leurs cousins malheureux et surtout incompris.

L'antiquité n'a pas donné à l'animal la place que, depuis un siècle, il occupe dans la littérature ; depuis un siècle seulement, car le cartésianisme musela longtemps tous ceux qui, comme notre fabuliste, auraient tenté d'écrire de si jolies et si « tendres » choses sur l'âme des bêtes ; plus simplement même, cette doctrine, si féconde par ailleurs, empêcha la vérité de s'épanouir. Nos philosophes du XVIII^e siècle n'avaient guère de temps à dépenser sur ce sujet, tandis que les Anglais au contraire, commençaient (ou plutôt recommençaient) à

l'introduire dans leurs œuvres et d'une façon de plus en plus scientifique avec Milton, Cowper et surtout White : Cowper est déjà un ardent observateur et ses « études animalières » (avant la lettre), méditées, repassées au crible de son esprit de contemplatif, vaudraient la peine de nous arrêter (cf. *The Colubriad*).

Les romantiques ont enfin brisé la chaîne qui entravait la pensée libre et la recherche personnelle ; et nous insisterons très particulièrement sur leurs œuvres, petites et grandes, en Angleterre comme en France, depuis Michelet qui fait du chien « un candidat à l'humanité » jusqu'à Pérochon qui monologue devant son favori, Cyrano ; depuis Coleridge, Keats et Wordsworth jusqu'à Brooke, de la Mare et Hardy.

Enfin, des ouvrages tout entiers auront pour personnages principaux et souvent uniques les bêtes qui nous entourent, jugées déjà assez intéressantes pour être les premiers acteurs de comédies ou de drames, de Maeterlinck et de Pergaud à Madame Colette et à Demaison. Et la liste s'allongera encore, si nous franchissons l'Atlantique (c'est peu de chose en 1944), d'animaliers très documentés qui ont souvent mieux compris que tous autres leur rôle et leur mission.

De nombreux poètes de tous les pays se sont penchés sur leurs compagnons de route, muets et pitoyables, ont chanté leur douleur, admiré leur force, leur courage ou leur résignation, bafoué parfois leurs ridicules, mais plus souvent plaint leur faiblesse.

Il nous sera difficile de faire preuve d'une érudition que l'époque actuelle et les circonstances rendent périlleuse, car nous sommes coupés depuis quatre ans de ceux qui produisent et de ceux qui critiquent dans notre patrie valeureuse et malheureuse. Mais quelques faits nous frappent et nous incitent à la méditation.

Est-il une époque littéraire où l'on ait autant parlé des bêtes que depuis 1810 environ ?

Peut-on trouver un auteur qui ait traité de cette question à la manière des mécanistes ? En est-il un seul qui l'ait abordée avec des idées toutes faites, des préjugés philosophiques autres qu'une sympathie naturelle à l'égard des bêtes, sympathie souvent ardente ?

Enfin n'est-il pas étonnant de voir une quantité très importante de grands auteurs se pencher sur ce problème, et avoir l'ambition, surtout depuis quarante ans, de faire des œuvres non seulement sensibles, mais exactes, vraisemblables et bien souvent vraies ?

L'ANIMAL ET LA PSYCHOLOGIE MODERNE.

M. Paul Yvon a écrit, quelque part, que l'histoire d'animaux « est un genre extrêmement délicat à cultiver si l'on n'y veut rien sacrifier de la vérité scientifique, pour qu'il ne soit pas faux, si l'on tient d'autre part à écrire une œuvre qui soit une œuvre d'art, une *histoire*, non une simple relation scientifique ».

Pour déceler l'âme profonde de la bête et pour comparer nos découvertes, nous nous adresserons donc d'abord à ceux qui font profession de *chercher* : aux observateurs, aux psychologues. C'est à travers le crible de leur *science* que nous ferons passer nos hommes de *lettres* !

Il n'y a rien en effet qui puisse choquer autant dans une étude d'âme qui n'est pas la nôtre que de sentir la personnalité de l'auteur lui-même. Une imagination souvent dévergondée, un bavardage, agréable peut-être, mais scientifiquement inutile, une intuition qui veut passer pour subtile, mais qui n'est qu'exagérée, voilà malheureusement les défauts de la majorité des écrivains qui ont essayé de comprendre la

bête — et n'y échappent pas les plus grands spécialistes du genre. Rien ne blesse, ne froisse autant qu'une idée, une phrase où l'on ne sent que l'homme avec sa suffisance, où le peintre ne décrit que son âme, où l'humoriste ne nous donne qu'une comédie artificielle, glorieux fruit de son esprit peut-être mais non d'un amour angoissé de la réalité. Or la question du comportement de la bête est une question grave : n'est-elle pas à l'orée de la connaissance de l'homme même ?

M. Claparède, professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Genève, montre, dans la préface d'un livre du Pr. Buytendijk, que la science biologique ne doit plus se contenter « d'expliquer » ce qui se passe dans le cerveau des animaux, mais de « comprendre » aussi, tout « en s'assurant que l'on n'a pas été victime de l'illusion anthropomorphique... au moyen d'une enquête vérificatrice » — et c'est en effet bien poser le problème. C'est le poser comme le font actuellement les Américains, les Russes et les Allemands. « Expliquer un phénomène, c'est déterminer sa cause ; le comprendre, c'est déterminer son rôle dans l'ensemble de la conduite de l'individu observé » et dans l'ensemble aussi de sa vie de relation.

Par des expériences originales, le Professeur Buytendijk, dans sa *Psychologie des animaux* (1928), nous montre alors l'extraordinaire diversité de l'être unicellulaire d'abord, de l'amibe, lorsqu'il veut avaler plus petit que lui, les ruses du mangeur et les roueries de la future victime. Puis, montant dans l'échelle des créatures, il en vient aux fourmis et étudie particulièrement leur langage : lors de la mort d'une des leurs, lors d'un danger commun, elles se transmettent la nouvelle au moyen de leurs antennes. Fabre ne disait-il pas déjà, en parlant du bolbocère, que l'on ne pouvait expliquer certains appels que par « des ondulations... ébranlant l'éther... à des distances incompatibles avec une réelle diffusion de la matière » ? Les abeilles, continue Buytendijk, se

voyant enlever leur reine, font entendre un doux murmure qui monte comme le bruit d'un gong, paraît-il, et se termine par des cris et de véritables « hurlements ». D'autre part, toujours par leurs antennes ou leurs mandibules, fourmis et abeilles se reconnaissent entre elles comme si elles prononçaient le « Maître mot » dont parle Kipling, c'est-à-dire le mot de passe : « Nous sommes du même sang, toi et moi ». Mieux encore : la vie du « Clan » des Abeilles est très fortement organisée : nettoyeuse de cellules, d'abord, la jeune abeille devient bientôt couveuse ; puis montant en grade, on lui confie le service de garde de la ruche ; on la trouve ensuite abeille des champs et finalement « abeille des champs danseuse », atteignant ainsi, si j'ose dire, son « bâton de maréchal » ! Cette danse est, du reste, peu expliquée chez les biologistes, mais elles les inquiète ; dans certains cas elle est indubitablement une parade ; dans d'autres... ?

Matière ou âme ? Buytendijk se prononce franchement pour « les solutions vitalistes de l'activité animale », car une constatation s'impose à nous : plus nous gravissons la chaîne des êtres, plus nous découvrons que les actes importants sont accomplis d'une manière « opportune et sensée » (sauf exceptions), qu'ils marquent souvent « une découverte subite » et, qu'en un mot, ils se rapprochent singulièrement de ceux de l'homme.

Dans le domaine des sentiments, nous trouvons mieux encore : il est reconnu maintenant que chiens, éléphants ou singes sentent la musique, à leur manière évidemment (et cette manière semble être différente entre les espèces et même entre les individus), mais des expérimentateurs sérieux affirment les avoir vus réagir différemment à l'audition d'accords que l'on est convenu d'appeler « modernes » et d'accords dits « parfaits » ; ces réactions impliquaient un nombre considérable de jeux de physionomie, d'attitudes, de mouvements nerveux, très différents de l'espèce de torpeur dans laquelle

tombent les serpents charmés. Le dernier document qu'il nous a été donné de parcourir, signé du Professeur de Zoologie à l'Université de Birmingham, H. Munro Fox, nous montre des animaux réagissant à des quarts de ton, à des sons imperceptibles pour des oreilles humaines et se tournant instantanément dans la direction d'où ils proviennent, « comprenant » aussi leur signification (appel au dîner, ordre du maître, sifflet impératif de colère). Nous ne nous arrêterons pas maintenant sur les autres caractères de l'affectivité chez les bêtes.

L'une des manifestations les plus sûres de la personnalité se trouve dans « l'instinct » du jeu, jeu qui sait s'arrêter généralement aux limites permises où la lutte à mort commence. Les observations ont même établi que ces combats, le plus souvent singuliers, existent entre des groupes différents (chiens et chats, différents singes). C'est au cours de l'extériorisation de cet instinct de jeu que l'on a pu filmer des rires d'animaux, événement rare évidemment, mais qui détruit cette tradition que « le rire est le propre de l'homme » ; qui n'a vu d'ailleurs la malice pétiller dans les prunelles de son chat ou de son chien préféré ?

Il semble bien alors que les seules supériorités qui restent à l'homme, en dehors d'une intelligence que nous croyons « supérieurement » développée, soient ses mains, d'abord : mais ces mains n'ont-elles pas été, elles-mêmes, à l'origine de cette intelligence pratique si nous disons avec un grand nombre de biologistes actuels (Hachet-Souplet, Joly) que la créature « est pourvue d'outils organiques dont la structure commande l'exécution des actes » (Delacroix)... La deuxième supériorité proviendrait peut-être de cette découverte, faite par hasard vers l'époque magdalénienne : le feu, découverte que l'homme sut reproduire à l'infini, jusqu'à la laisser en puissance dans sa poche, ou courant dans des fils et des tuyaux.

Il n'est même plus le seul à avoir une conscience, disent maintenant certains psychologues, et Espinas, dans son livre : *Sociétés d'Animaux*, a démontré que l'animal, ayant plus ou moins heureusement développé l'amour de soi et l'amour d'autrui, est arrivé à se construire une morale, qui, bien que rudimentaire, ressemble parfois étrangement à celle de certaines tribus primitives. L'auteur va jusqu'à classer ces différents sentiments ; il croit retrouver parmi les plus développés d'entre leurs groupes : le respect, le dévouement entre époux, la constance dans l'affection, le souci de l'éducation des petits qui passe de l'un à l'autre des « conjoints » en cas de danger ou de mort, l'épargne, le courage, le travail, l'obéissance chez le faible, la « sollicitation » chez le fort... avec de nombreuses exceptions sans doute, mais qui n'infirmant pas la règle. Des découvertes, plus récentes encore, ont montré qu'était très plausible cette coalition pour l'existence, non plus seulement entre les individus d'une espèce mais entre tous les animaux contre un danger (le manque d'eau, l'homme) se jurant apparemment, sinon une éternelle fraternité, du moins une trêve ; cette coalition est tout autre chose que la darwinienne « Lutte pour la vie »...

Nous arrivons donc — nous sentant très fortement appuyés par la biologie et la psychologie animale contemporaines — à cette conclusion que l'animal saisit des rapports d'objet, est capable de s'adapter immédiatement, soit par de simples associations, soit par raisonnement, soit par véritable « intuition » à des phénomènes nouveaux pour lui ; est possesseur d'un code de morale, ce qui nous permet maintenant de dire (et un grand nombre de chercheurs ne le nie plus aujourd'hui) que la bête a une « âme » et non plus une intelligence rudimentaire ; que cette âme est, par bien des côtés, identique à la nôtre, si elle est toutefois plus estompée, plus cachée, mais qu'elle existe... pour ceux du moins qui croient à l'âme.

Et que diront les cartésiens devant des faits reconnus récemment, énigmatiques encore, mais que nous avons trouvés relatés par une bonne douzaine de grands observateurs, faits dont deux au moins retiendront notre attention? Le premier est contenu dans une page de Jacques Delamain que nous n'hésiterons pas à citer, dans laquelle l'auteur, fin lettré, fait autant preuve de science que d'art : « *Le chant*, détente libératrice d'une plénitude vitale que l'oiseau ne peut contenir, est émis par le mâle avec des attitudes souvent étranges, qui trahissent l'agitation *profonde* de l'être et le *transfigurent*. Les bruants, perchés sur l'extrême bouquet de feuilles de l'arbrisseau, renversent la tête en arrière, dans une pose *extatique*. Le chardonneret, les ailes pendantes, remue son corps de côté et d'autre, sur le pivot de ses pattes grêles... Le traquet pâtre, quittant son observatoire sur la tige recourbée de la ronce, se maintient en l'air, par l'agitation rapide de ses petites ailes, comme s'il était suspendu à un fil invisible pendant qu'il égrène sa chansonnette acide». (*Pourquoi les oiseaux chantent*).

Le deuxième fait nous paraît plus mystérieux encore : c'est la *danse* d'un grand nombre d'animaux et nous ne voulons point parler ici de la danse d'amour au moment du « nouveau parler », du printemps, ou plutôt, pour beaucoup d'espèces de Mammifères, de l'Automne (il ne faut pas oublier que le rut précède de plusieurs mois l'éclosion des petits et que le temps du nouveau parler est surtout le temps du changement de saisons, le temps des pluies d'hiver) : combien de passereaux ou d'échassiers en particulier se font alors admirer par leurs prochaines épouses ! Mais nous voulons parler de ces Grues baléariques ou de ces Autruches, de ces Grouses de sable dont parle M. Coutières, Professeur à l'École de Pharmacie de Paris, de ces Cercopithèques de l'Afrique Occidentale que nous présente M. E. G. Boulenger, Directeur au Jardin Zoologique de Londres, de ces Abeilles dansant devant

la ruche, qu'a vues Buytendijk, de ces éléphants enfin dont les pieds écrasent en cadence les bambous des jungles... Qui dira les mobiles de la danse animale? Mais les sociologues n'ont-ils pas dit les mobiles de la danse des êtres primitifs qui portent (avec peu de preuves) le nom d'hommes?

A tous les tournants de la vie inférieure, il y a « un quelque chose » qui dérouté nos hypothèses sur le comportement animal, un quelque chose qui nous dépasse, un bragement lugubre, un cri qui remue jusqu'aux entrailles, un geste qui ne s'explique pas, humainement parlant; c'est un chant « extatique », une danse... mystique, un hurlement du chien qui n'est plus « pronus » (penché en avant) mais qui tout d'un coup relève la tête et enfin, regarde l'infini des étoiles. Le rêve du Canin ou du Félin nous dévoile-t-il un subconscient auquel il ne manque que la mémoire et le langage pour être connu de nous?

Est-ce à dire d'ailleurs que nous ayons l'intention de contredire notre « Virgile des Insectes », notre Fabre, ardent partisan de l'instinct, de cet instinct dont nous avons évité d'écrire le mot? Non, mais il convient de donner à ce terme la place et les limites qu'il mérite.

Nous n'avons pas, de Fabre lui-même, une définition bien sûre de l'instinct. En revanche, de nombreux chercheurs modernes ont tenté... l'impossible pour nous faire toucher du doigt ce que peut contenir cette notion; nous nous bornerons à citer, d'après Piéron et Bugeau, quelques-unes des explications les meilleures: l'instinct est un don de Dieu fait aux bêtes, comme l'intelligence est le privilège de l'homme (Bossuet, Leibnitz); une espèce de « pré-sentiment », de « pré-sensation » (Bernardin de St. Pierre); une sorte de rêve, de vision (Cuvier); une force purement organique (Flourens); une intuition (Bergson); une sorte de réflexe opposé aux actes conscients (Weisman); une aptitude à reproduire en dehors de toute conscience, mais qui fut consciente à l'origine

(Perrier) ; un raisonnement automatisé, inconscient (Forel) ; un « acte adapté, accompli d'une façon uniforme, par tous les individus d'une même espèce, sans connaissance du but auquel il tend, ni de la relation qu'il y a entre ce but et les moyens mis en œuvre pour l'atteindre » (Claparède).

Loin d'éviter le combat, nous le chercherons au contraire sur le terrain de Fabre lui-même, chez l'Insecte ; car ceci nous mettra à même de juger tout à l'heure de certaines pages très littéraires à qui on dénie toute science ; nous nous appuyerons, pour ce faire, sur un livre très récent (1940) de Bujeau sur la Psychologie de l'Insecte. Fabre accorde à l'instinct quatre caractères : l'innéité, la perfection originelle, la fatalité et l'inconscience.

Or, dit Bujeau avec de nombreuses preuves à l'appui, l'organisation seule de l'insecte suffit à déterminer son activité (de même d'ailleurs chez les mammifères et chez l'homme) ; ainsi, dans la disposition des matériaux du nid : les pattes aux mouvements rigides, les mandibules, les glandes à sécrétion, le tube digestif et ses produits de déjection (chez les Termites par exemple, une goutte de liquide brun est capable de fixer un grain de sable). Si l'instinct avait seul un rôle dans la construction du nid, le travail définitif devrait être impeccable. Or il s'en faut. Combien de cocons avortés ! Combien d'espaces ou trop grands ou trop petits laissés entre les cellules des rayons de miel par les abeilles ! La présence de certains organes chez l'insecte détermine la nature des vivres et la façon de se les procurer. Fabre a vu des merveilles dans le mode de capture et de paralysie des insectes à dard ; mais l'entomologiste lui-même a dû reconnaître que l'invariabilité du nombre des coups d'aiguillon n'existe pas ; l'ordre des parties piquées est variable ; la paralysie des parties piquées existe ou... n'existe pas : très nombreux sont les cas où elle existe d'une façon fort incomplète. De même, en ce qui concerne les questions vitales, tout peut se rapporter

à l'organisation du tube digestif et l'on a pu varier sans danger la plante nourricière spécifique à laquelle l'insecte est accoutumé. Il y a cependant, et c'est indéniable, une « identité » de l'instinct dans l'espèce ; et chez les êtres à structure simple et rigide on retrouvera des réactions identiques à des excitations de même nature. Cependant aussi, à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres, on s'aperçoit qu'il existe des manières individuelles de sentir, de chien à chien par exemple. Déjà, chez les insectes, on remarque une certaine faculté à conserver les images des sensations indispensables à leur activité : ainsi, l'abeille, qui a découvert quelques gouttes de miel sur la fenêtre de Maeterlinck, vole « quelques instants à reculons en un va-et-vient attentif, la face tournée vers l'appartement. Elle reconnaît les lieux et fixe dans sa mémoire la position exacte du trésor » (les militaires et les scouts appliquent quotidiennement ce principe). Mais, Fabre lui-même admet qu'il existe là une certaine dose de *discernement* qui permet à l'insecte de se maintenir en s'adaptant. Il y aurait donc autre chose qu'une inspiration irrésistible, mais une certaine activité de choix, mécanique bien sûr, guidée toutefois par l'association des images. Même chez le petit animal qui change trois fois de forme dans sa courte vie, quelque chose est là qui maintient les chaînons serrés entre eux et c'est *le système nerveux* qui persiste à travers toutes les transformations.

Ainsi donc, innéité et perfection de l'activité animale sont des mots à rayer de notre vocabulaire entomologique.

D'autre part, notre Univers et celui de l'Abeille par exemple, sont entièrement différents : de par l'organisation sensorielle de celle-ci, de par sa petite taille, elle déploie son activité dans un monde restreint. Lorsque Fabre fait tourner quatre-vingt-quatre heures durant, sur la panse rebondie d'un grand vase, une file de chenilles processionnaires, habituées à se suivre et à retrouver ainsi le chemin de leur nid, ne fait-il

pas un acte injuste en ridiculisant un acte logique en soi? « Intellect fruste », s'écrie notre entomologiste devant les guêpes qui, enfermées dans un globe de verre, ne songent pas à gratter la terre sous le globe pour sortir. A quoi, Mac-terlinck lui répond : « Ce qui perd ces insectes, c'est leur amour de la lumière, et c'est leur *raison* même. Ils s'imaginent évidemment que, dans toute prison, la délivrance est du côté de la clarté la plus vive ; elles agissent en conséquence et s'obstinent à agir trop logiquement. Elles n'ont jamais eu connaissance de ce mystère surnaturel qu'est pour elles le verre, cet obstacle impénétrable *qui n'existe pas dans la nature...* » L'expérimentation ne doit donc pas bouleverser tout le travail en l'absence de l'insecte et le mettre devant des cas impossibles. D'ailleurs, et les exemples sont nombreux : fréquents sont les cas où l'animal répare de lui-même une brèche faite en son absence, expulse les corps étrangers, déposés précieusement par l'expérimentateur.

En somme qu'est donc cette activité animale? Comment connaissons-nous jamais une vie psychique que nous ne pouvons contempler dans sa vraie nature, mais seulement du dehors? Les psychologues modernes, n'ayant à leur disposition que la méthode analogique, évidemment douteuse, trop anthropomorphique, proposent « d'assimiler la vie psychique de l'insecte à la vie inconsciente de l'homme ». Reprenant les auteurs qui s'occupent de psychologie pathologique (entre autres Janet, Binet, Bernheim, Mesnet), on remarque, chez la bête comme chez l'homme diminué, suggestionné, hypnotisé, automate, une conscience sourde, limitée, toute entière fascinée par la démarche présente, accomplissant des actes restreints mais logiquement enchaînés. En conclusion, les deux intelligences devraient être considérées, non comme d'essence différente, « mais comme deux aspects, deux degrés d'une même intelligence, dont la double racine plonge, d'une part, dans l'organisation sensori-motrice, d'autre part dans

le système nerveux de l'être vivant. Cette conclusion, qui est la plus simple, n'est-elle pas, par suite, la plus scientifique» (Bujeau)? Coutières, déjà cité, exprime la même idée, lorsqu'il écrit dans son *Monde Vivant*: « La principale querelle porterait sur les rapports possibles de l'instinct et de l'intelligence, celle-ci étant tenue pour la partie encore plastique d'un ancien fonds, en grande partie cristallisée en instincts... Les plus inférieurs d'entre ces instincts se confondent avec les réflexes qui peuvent s'exercer même en l'absence du cerveau; les supérieurs reposent sur une mémoire associative, leur automatisme est dominé par la puissance cérébrale et ne saurait s'exercer sans elle. Mais cette allure somnambulique n'en domine pas moins tout le tableau».

Nous croyons donc avoir donné, dans cette partie de notre exposé, un aperçu, trop condensé d'ailleurs, mais utile aux chercheurs, des quelques dernières... ou avant-dernières découvertes sur *l'âme profonde* des bêtes; les approbations savantes ne nous ont pas manqué sur notre route. Nous voudrions maintenant nous tourner vers la littérature animale moderne et contemporaine et lui demander si elle a tenu compte de ces observations; si elle a pu aussi soulever quelques coins du voile, non plus par de froides expériences, une logique suite de raisonnements impeccables, mais par une sorte de compréhension sympathique, d'intuition compatissante.

L'ANIMAL DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

E. Rostand disait, en parlant de Fabre : « Ce grand savant pense en philosophe, voit en artiste et s'exprime en poète. » N'est-ce pas une phrase que nous voudrions voir appliquer à tous ceux des hommes de lettres que nous allons avoir à étudier maintenant ? Nous ne pouvons leur demander à tous d'être des savants ; certes toutefois, cette étude n'existerait pas si elle ne devait donner la première place à ceux des animaliers qui connaissent bien les bêtes. Et si Fabre peut être considéré aussi bien comme un homme de science que comme un élégant lettré, ne trouverions-nous pas, parmi les auteurs déjà cités, maints émules à Fabre, tant en connaissances qu'en habileté littéraire à les présenter ? Est-elle monument de science ou d'art, cette page du *Monde Vivant* ? « Un des observateurs d'Hyménoptères, rival heureux de Fabre par la précision et la bonne foi de ses observations, le Commandant Ferton, est un de ceux qui ont le plus fait pour récrire l'histoire des Pompiles et rectifier les idées préconçues de son illustre émule. C'est lui qui a mis en évidence la variation très nuancée des comportements qui ressemblent tant à une évolution ; il s'est mis dans le plan de l'Araignée au lieu de rester, comme Fabre, dans le plan humain... Il n'est pas vrai que le terrier de l'Araignée soit un asile infrangible ; il n'est pas vrai que la paralysie soit toujours parfaite et qu'elle ait toujours lieu ; il n'est pas vrai que lorsqu'elle a lieu, elle soit une merveille qu'il faut admirer sans comprendre ; il n'est pas vrai qu'il faut aux larves futures une proie immobile

et sans défense ; il n'est pas vrai que l'approvisionnement en chair fraîche soit un acte de haute et providentielle prévoyance ; c'est aussi bien un ensemble de pauvres manœuvres trop compliquées, un ensemble plein de trous absurdes, de gaspillage d'énergie en pure perte qui n'assure à son possesseur aucune supériorité et n'avantage pas sa descendance. Le paralyseur porte en lui sa tare de voir compliqué ; son espèce subsiste, malgré et non à cause des tropismes et réflexes de sa machine» (Coutières). On retrouve le même mouvement dans une page fameuse du *Rikki-Tikki-Tavi* de Kipling, aussi virulente, aussi enthousiaste. Et Maeterlinck, le faudra-t-il placer dans l'un ou l'autre camp, car si Coutières est un savant-poète, le second est certainement un poète scientifique ? Fabre et Coutières, le Belge Maeterlinck et l'Américain Hudson, Jean Rostand et l'Allemand Frederick Schnack pourraient être nos traits d'union entre la première et la deuxième partie de cette étude ; certains d'entre eux, plus artistes que profonds, feront toutefois l'objet de quelques remarques au cours des pages qui suivront.

Bien des animaliers ne l'ont été que d'occasion ; nous essaierons de découvrir en quoi ils nous ont aidé à mieux connaître leurs humbles héros. Beaucoup d'autres nous les ont présentés en silhouette, comme personnages épisodiques seulement. D'autres enfin les ont montrés de trois-quarts ou de face, en plein développement, comme acteurs principaux. Chacun a apporté sa pierre à l'édifice avec plus ou moins de bonheur, avec des erreurs d'interprétation mais aussi des intuitions géniales qui ont précédé les découvertes de l'observation ou les ont suscitées : nous profiterons d'un certain nombre de citations pour compléter notre étude psychologique.

L'Animal-fiction, anthropomorphe ou fantaisiste.

Le maître des animaliers modernes est incontestablement notre bonhomme La Fontaine, non point par sa connaissance pratique des bêtes (car à part les Lapins, Belettes et Chats, il n'a rien vu de bien original et de bien nouveau), mais par son courage à s'opposer aux théories mécaniques de l'école cartésienne (cf. *Discours à Madame de la Sablière*). En tant qu'observateur, il n'en est pas à une erreur près, témoin cette notation : « *L'oiseau Chauve-Souris n'osait plus approcher, pendant le jour, nulle demeure* » (Livre XII-Fable 7). Loin de chercher la bête dans la bête, « évitant l'analogie humaine » comme le dit Michelet, il humanise sans pudeur (les lapins mis à part, qu'il a observés dans sa forêt de Château-Thierry) : il ne connaît que les hommes et leur donne des figures de bêtes. Benjamin Rabier fera de ces erreurs des horreurs : nous ne trouvons rien de plus abominable en effet que de voir présentés aux imaginations pures des enfants, des vaches au sourire humoristique (?), des chiens satisfaits d'eux-mêmes, des bouledogues malicieux, un patou piteux porté par des jambes flasques, une belette vicieuse, toute une nature bizarre qui n'illustre en rien les messages du fabuliste mais dégoûte plutôt l'enfant (nous voudrions l'espérer) de ces représentations artificielles ou fausses. Qu'auraient dit un Rousseau ou un Lamartine de ces gravures grotesques qui leur auraient donné de nouveaux sujets de plaintes ou de critiques à l'égard de notre conteur ?

Il n'en est pas moins vrai que c'est à La Fontaine que nous devons l'essor de la littérature animalière — à la suite de Michel de Montaigne d'ailleurs (« Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je

ne fais d'elle. Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ai mon heure de commencer ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne... »). Et si personne ne reprendra le sujet à fond avant le XIX^e siècle, combien de poètes alors réattaqueront la question de ce côté-ci de la Manche et de l'autre !

En Angleterre, les Victoriens voient dans la bête un condiment virgilien à l'élégie ou à l'allégorie ; l'animal leur sert aussi, d'une façon certes plus romantique que chez Bidpay ou Ésope, à moraliser. Mais surtout, l'animal est décrit d'une façon plus précise déjà ; il est dans la vie ; il est presque vivant (Browning Tennyson dans *Oenone*, M. Arnold). Edwin Arnold, dans *The Light of Asia*, nous décrit d'une façon plus précise mais aussi grandiose que le poète des *Bucoliques*, les animaux participant aux travaux des champs ; déjà, des anecdotes en vers nous les font mieux connaître dans leurs grands traits généraux.

Nous ne pouvons que citer comme modèles ou comme types de cette poésie victorienne : l'Alouette de Meredith, le mystique Albatros de Coleridge, l'*Ode au Papillon* et *Ethereal Minstrel* de Wordsworth, les odes très fameuses de Keats ou de Shelley sur la Sauterelle et le Grillon, l'Alouette, etc., Rupert Brooke, Swinburne, Kingsley (*The Knight's leap*).

Vers la même époque, en France, *le Loup* de Vigny nous donne une leçon, vraisemblable dans la gueule non seulement d'un loup mais de tant de créatures sauvages :

*Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;
puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.*

Si ce loup est bien un peu lyrique, il a du moins cette dignité dans la mort qui a ému certains chasseurs à un tel point qu'ils ont, à l'avenir, abandonné toute tuerie inutile

(DELMONT, *La chasse aux grands fauves*). Les *Lapins* de Banville sont dans toutes les mémoires ; mais l'on peut voir dans les *Éléphants* de Leconte de Lisle une des premières pièces poétiques françaises qui pourrait être cataloguée dans le genre *animal story* sur lequel nous reviendrons longuement bientôt. Ce tableau vrai de pachydermes pesants connaissant la voie qu'ils suivent et qui les emmène vers le pays natal, tandis qu'ils rêvent, dans la lourde chaleur du sable, au temps de leur enfance et au passé chatoyant de leurs exubérantes années, ce tableau n'est pas contredit par ce que l'on connaît de l'animal aujourd'hui, et il nous amène insensiblement à une étude de plus en plus sérieuse de l'animal en soi. Millien et ses bœufs, Maupassant et ses oies sauvages, Baudelaire avec ses chats et albatros, Daudet et son oiseau bleu, F. Fabié et sa chatte noire, Haraucourt et le cheval de fiacre, sont autant de jalons sur la route montante où l'animal se profile à l'aube de sa carrière avant d'atteindre la pleine lumière.

En prose, et d'une façon peu sérieuse, nous rencontrons en chemin les naïfs enthousiasmes de Bernardin de Saint Pierre (*Harmonies aériennes des animaux!*) suivis de près par les imaginatives élucubrations de Toussenel (par ailleurs observateur aigu) qui écrit pour écrire.

Voici un spécimen qui nous a paru intéressant de notre première catégorie d'auteurs, ne traitant pas la bête pour elle-même mais plutôt pour se faire valoir et qui s'en servent donc comme d'un « moyen ». C'est une page du grand fouilleur de mer, William Beebe, sur les Crabes. « . . . Quelques secondes après avoir regagné leur équilibre, ils se serraient les uns contre les autres, de façon à former comme une sorte de gros bourrichon, puis ils se prenaient des brins de varech l'un à l'autre *pour se déguiser en paysages sous-marins* (?). Levant les yeux *d'une façon comique* (?), ils étendaient leurs pinces, fouillaient dans la végétation qui couvrait le dos d'un

camarade et y saisissaient ce qu'il leur fallait. Puis ils le plaçaient dans leur bouche, probablement pour l'humecter d'une sécrétion gluante et le plantaient ensuite *solennellement* dans quelque obscure portion de leur anatomie moins bien garnie que le reste». De même, on ne peut qu'admirer l'esprit de Jules Renard, dans ses *Histoires naturelles*, qui nous présente la puce comme « un grain de tabac à ressort » ou le papillon comme « un billet doux plié en deux qui cherche une adresse de fleur » ; les singes eux-mêmes sont vus avec une grande habileté de manieur de plume : « Allez voir les singes (maudits gamins, ils ont tout déchiré le fond de leur culotte !) grimper, danser au soleil neuf, se fâcher, se gratter, éplucher des choses, et boire avec une grâce primitive, tandis que, de leurs yeux, troubles parfois, mais pas longtemps, s'échappent des lueurs vite éteintes. » Enfin, la présentation des animaux dans la crèche donne l'occasion à Jules Supervielle de commettre quelques délicieux sacrilèges sans ajouter beaucoup à nos connaissances psychologiques : « On commença par les bêtes venimeuses, chacun ayant le sentiment qu'on leur devait bien cette réparation. On remarqua beaucoup le tact des serpents qui évitèrent de regarder la Vierge, passant le plus loin possible de sa personne... Il y avait aussi des bêtes si petites que l'on savait difficilement si elles étaient là ou attendaient encore dehors. On accorda une heure entière aux atomes pour se présenter et faire le tour de la crèche... Le lion entra avec sa toison, que n'avait jamais peignée le vent du désert, et des yeux mélancoliques qui disaient : « Je suis le lion ! qu'y puis-je ? Je ne suis que le roi des animaux »... La Vierge le rassura d'un sourire semblable à ceux qu'elle réservait pour son enfant... La girafe montra un bon moment ses pattes dans l'ouverture de la porte et on fut unanime à considérer que « ça comptait » comme si elle avait fait le tour de la crèche... » (L'enfant de la Haute Mer). Sourions... et passons.

Nous avons quitté la réalité pour la fantaisie ; l'esprit certes ne s'en trouve pas plus mal à l'aise : tout peut s'écrire, surtout lorsqu'une pointe d'humour vient pimenter le plat littéraire, ou lorsqu'une envolée poétique vient mettre un voile d'idéal sur des descriptions crues. Cependant, si à travers les poètes et les prosateurs que nous venons de citer, nous glanons parfois une touche juste, une idée vraie et qui a l'avantage d'être joliment dite, nous devons reconnaître qu'il est difficile d'accorder le titre d'animaliers à cette première catégorie d'auteurs chez lesquels on sent trop *l'homme*, mieux encore (j'allais dire : pis encore) *l'écrivain*, occupé à figoler des pensées puis des phrases, pris par le travail du style et se permettant toutes sortes de libertés d'imagination.

(à suivre.)

J. THIBAUT-CHAMBAULT.

LE CAIRE

ET LES VOYAGEURS EUROPÉENS.

« Il faut lire, écrit Voltaire, avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. » Cette remarque nous paraît aujourd'hui excessive en ce qui concerne les voyageurs qui ont visité l'Égypte. D'ailleurs nous ferons dans cet essai une moyenne, en ce sens que nous ne nous arrêterons qu'aux données générales, sur lesquelles tous ou presque sont d'accord. C'est surtout l'histoire de leurs étonnements que l'on trouvera ici, mais étonnements basés sur des faits que l'on peut vérifier, et empreints d'une affectueuse cordialité.

Il était plein de sympathie pour l'Égypte ce Pero Tafur, lorsqu'il déclarait : « Je me tais pour ne pas rapporter des choses qui paraîtraient incroyables, bien qu'en réalité tout soit possible dans ces pays. » Et tous s'émerveillent surtout de spectacles ou d'incidents qui sembleraient plus qu'étranges à ceux de leur nation.

*
* *

Un des plus anciens récits de voyages que nous possédions et qui remonte à la première moitié du XIV^e siècle parle de l'immense et très célèbre ville du Caire. Elle est, selon lui, deux fois plus vaste que Paris et quatre fois plus peuplée et, ajoute notre chroniqueur, « si je disais un chiffre supérieur,

je resterais encore en deçà de la vérité». En effet, d'autres vont jusqu'à dire six et sept fois plus grande que Paris et, dans l'ensemble, toutes les cités européennes sont jugées plus petites que le Caire, que ce soient Rome ou Constantinople. Ne nous dit-on pas en outre que si les mosquées étaient assemblées, elles feraient une ville aussi grande qu'Orléans, qui, pour Jehan Thenaud, a la même superficie que la Citadelle? Le Polonais Radzivil, qui a fait le tour d'el-Azhar, et qui a regardé habilement à l'intérieur, d'un œil furtif, par les fenêtres, « ne craint pas d'affirmer que cette mosquée dépasse en étendue la ville de Lublin ». Ceux qui ne se lancent pas dans des rapprochements assurent qu'il n'existe pas dans le monde une ville aussi populeuse, aussi grande, aussi riche et aussi puissante que le Caire. L'Anglais Lithgow marche de Boulak à l'extrémité méridionale de la Karafa : « Je fis le tout à pied, dit-il, du lever au coucher du soleil, ce qui fut un des exploits les plus pénibles que j'aie jamais effectués de ma vie, comme en témoignèrent mes pieds, endoloris et meurtris par les routes. »

Sans doute les voyageurs du XVIII^e siècle vont réagir, mais ils ont beau jeu en face des anciennes hyperboles : Paris s'était agrandi et, sous la domination ottomane, le Caire avait perdu une partie de sa splendeur. C'est ainsi qu'un des derniers voyageurs anglais venus avant l'Expédition française déclare que du haut de la Citadelle, le Caire paraît moins grand de la moitié que Londres vu du dôme de Saint-Paul, et qu'un autre se rabat sur Amsterdam comme point de comparaison. Nous pouvons imaginer sans peine l'étonnement du touriste européen, hissé au sommet du Mokattam, impressionné par la masse de la Citadelle, confondu par la colossale métropole qui s'étend en demi-lune depuis le mausolée de l'imam Shafii jusqu'aux tombeaux des Califes. L'ensemble formait quatre principaux centres urbains : le Caire, la cité fatimide proprement dite, ceinte en partie de murailles ; le

Vieux-Caire ; Boulak ; enfin le cimetière de la Karafa à l'est du Vieux-Caire. Il ne faut pas oublier certains faubourgs, ceux de Bab Zoueila, de Bab el-Louk et de la mosquée d'Ibn Touloun.

Les relations de voyage savent nous dire qu'on a là une des plus belles vues du monde. La splendeur du panorama est encore augmentée par le nombre incalculable des coupoles et des minarets, qui varient agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits sont en terrasses. Le fond de tableau est constitué par les Pyramides, qui, comme des pointes de montagnes, vont se perdre dans les nues, et aucun voyageur ne s'est lassé de promener ses yeux sur tant d'objets divers et importants, dont le groupement présente une perspective admirable.

« Je me souviens, écrit Coppin, qu'une fois entre les autres je demeurai plus d'un quart d'heure assis sur le rocher qui est hors de la porte du Château. C'est une des plus agréables choses que l'on puisse regarder lorsqu'on découvre le Caire d'un lieu éminent. l'aspect n'en est peut-être pas tout à fait si magnifique que serait celui de la capitale de notre France, mais l'on dirait qu'il y a quelque chose de plus riant et qui plaît davantage, ou du moins est-il plus singulier et plus nouveau pour les Européens. Cet agrément provient de la multitude des tours des Mosquées blanchies qui ont chacune trois ou quatre rangs de balustres, elles paraissent comme entrelacées avec le beau vert de quantité de palmiers fort hauts qui sont dans les différents jardins de la ville, tout cela joint ensemble fait un certain rapport d'objets et une charmante diversité qui satisfait infiniment la vue. »

L'Anglais Eyles Yrwin a joui de ce paysage au moment où le Nil était étale : « La grandeur du fleuve, dit-il, qui ne forme en cet instant qu'un lac, dans l'immensité duquel se perdent les regards, la multitude d'îles qui animent et divertissent cette plaine argentée et la sourcilleuse majesté des

montagnes qui bordent cette scène riante, la réunion de ces objets donnent à ce point de vue une noblesse et une variété que celui de Londres, malgré sa grandeur et son opulence, ne saurait avoir. »

Une bonne et rapide description du Caire est fournie par un voyageur de la fin du xviii^e siècle, qui a l'avantage de poser les divers problèmes que je désire examiner. « Les maisons, dit-il, n'ont ni la forme ni l'élégance extérieure des nôtres ; des rues très étroites et point pavées sont sans alignements ; des places immenses et irrégulières, sans bâtiments qui les décorent, sans aucune espèce de monument qui en fixe et embellisse le centre, sont, pour la plupart, de vastes bassins d'eau pendant l'inondation du Nil, et des champs ou des jardins lorsqu'il est rentré dans son lit. Une foule d'hommes de plusieurs nations court, se presse dans les rues, et y dispute le passage au cheval du mamlouk, à la mule de l'homme de loi, aux nombreux chameaux qui y suppléent aux voitures, et aux ânes qui y sont la monture la plus ordinaire. »

Il ressortira en outre de nos développements que le Caire a stupéfait les touristes médiévaux par sa superficie, la densité de sa population et sa prospérité.

*
* *

Les agglomérations qui formaient ce que certains voyageurs nomment le Grand Caire, soit le Caire même, la cité entourée de ses murailles, le Vieux-Caire, qu'on appelait Babylone, et Boulak, le port commercial sur le Nil, ces agglomérations, plus ou moins importantes, étaient séparées les unes des autres par de vastes et somptueux jardins, vergers ou potagers, jardins d'agrément ou terrains plantés d'arbres. Chaque jour, à Boulak, dans l'espace de vingt-quatre heures, plus de dix et quelques milliers d'hommes vont et viennent dans le port, les uns entrant, les autres sortant, et chaque

jour aussi, plus de trois mille djermes y passent, dont beaucoup ont une capacité de six cents tonneaux.

Il faut dire que quelques endroits constituaient des bas-fonds, recouverts en temps de la crue du Nil et formant des bassins. Le plus célèbre et le plus riant était celui de l'Ezbékiah, dont le nom est défiguré comme à plaisir par nos voyageurs : Jauna l'appelle carrément « le lac du Piquier ». C'était une plaine dans un fond presque comme une conque, toute entourée de maisons de plaisance, et si celles-ci lui servaient d'ornement, il leur procurait en récompense une vue aussi charmante que variée. Rien de plus agréable à voir que ce terrain, qui pendant huit mois de l'année est un prodigieux bassin rempli d'eau, et pendant les quatre autres un jardin riant et perpétuel. Au mois de septembre on s'y promène en bateau ; au mois d'avril, la place est couverte de fleurs et de verdure. Tant que l'emplacement était inondé, l'eau était sillonnée de brigantins et de barques dorées, sur lesquelles les personnes de qualité se promenaient à l'entrée de la nuit avec leurs femmes. Sur les bords de ce lac les spectateurs étaient nombreux qui venaient se délasser avec délices des chaleurs de la journée. Lorsque l'eau se retirait, la terre se revêtait de ses beautés ordinaires, tant de palmiers et de tamaris que de diverses sortes d'herbes et de fruits, les plus agréables à la vue qui se puisse dire. C'étaient vraiment des jardins enchantés qui surgissaient aux endroits mêmes où des bateaux naviguaient quelques mois plus tôt.

Sur ce sujet, il convient de rappeler ce passage de Savary sur les splendeurs des paysages de la Basse-Égypte, cité par Jean-Marie Carré : « Le Delta, cet immense jardin où la terre ne se lasse jamais de produire, présente toute l'année des moissons, des légumes, des fleurs et des fruits. Cette abondante variété satisfait à la fois le cœur et les yeux. Au nord de Rosette, on trouve des jardins où les citronniers, les orangers, les dattiers, les sycomores sont plantés au hasard.

Ce désordre n'a pas de grâce, mais le mélange de ces arbres, leur voûte impénétrable aux rayons du soleil, des fleurs jetées à l'aventure dans ces bosquets en rendent l'ombrage charmant.»

Tous s'extasiaient donc sur le bel air de ces prés émaillés de fleurs, sur la prodigieuse fertilité de ces bocages, qui contrastait avec l'immense solitude des déserts qui confinaient à la ville. Les arbres fruitiers y abondaient, citronniers, orangers, abricotiers, cassiers, pommiers, voisinant avec des acacias et des palmiers, que le vent faisait murmurer. D'élégantes villes s'élevaient çà et là, et le soir les notables négociants de la cité venaient jouir des plus suaves et des plus merveilleuses senteurs, et la rosée même qui tombait en abondance semblait imprégnée du parfum des fleurs.

Il ne se passait que peu de soirs sans que des concerts s'y fassent entendre et parfois l'on y tirait un feu d'artifice. « Le devant de toutes ces maisons, écrit Coppin, était garni d'une si grande quantité de lampes qu'elles ressemblaient comme à une tapisserie de lumières, elles étaient soutenues de petites cordes au long des murs, et rangées avec beaucoup de symétrie. » C'étaient des mèches que l'on mettait dans un gobelet de verre profond, en sorte que l'huile ne montant jamais qu'à la moitié ou au tiers de ce gobelet, ses bords plus élevés préservaient la lumière et l'empêchaient d'être éteinte par le vent.

On avait poussé cet art au souverain degré de perfection, et l'on figurait avec ces lampions des tours, des palais, des batailles même. « La face de chaque maison composait une figure particulière, les unes représentaient le corps de quelques animaux, et les autres divers compartiments à l'arabesque, et des dispositions à peu près semblables à celles que nous voyons dans leurs tapis. Le vent ne peut éteindre ces lampes, et elles demeurent allumées durant toute la nuit. De l'autre côté de ce bras d'eau vis-à-vis du Vieux-Caire l'on

découvrait sur le fleuve deux des plus grosses barques qui avaient accoutumé d'y naviguer, elles servaient à supporter deux pyramides fort hautes faites de charpenterie qui étaient entièrement remplies de lampes fort près l'une de l'autre, et comme le Nil était fort gros elles étaient élevées jusqu'au bord de ses rives et l'on avait la commodité de les voir jusqu'au bas de toutes sortes d'endroits. Les lampes de ces pyramides changeaient à tous moments, les unes descendaient pendant que d'autres retournaient prendre leur place avec beaucoup de vitesse, d'autres fois elles passaient d'un côté à l'autre, et ces changements qu'elles faisaient avec tant de promptitude produisaient un effet admirable aux yeux. Personne n'apercevait au dehors par quels moyens elles étaient attachées à ces petites poulies, et il y avait des hommes au dedans de la charpente qui les faisaient mouvoir. Peu loin des pyramides était une troisième barque qui portait un feu d'artifice en forme de château rempli de fusées et de pétards, l'effet en fut assez agréable.»

L'Égypte n'avait pas le monopole, en Orient, de ces feux d'artifice. « Les Persans, nous dit Chardin, font les illuminations d'une fort agréable manière, en représentant sur les murailles des chasses, des batailles, des bois, des fontaines, des palais, et telles autres choses, tracées avec de petites lampes de terre qu'on attache dans le mur, lesquelles n'ont que deux à trois pouces de diamètre, et un d'épaisseur, qui contiennent quelques cuillerées d'huile. Quand cela est allumé, l'effet en est surprenant et admirable, car toutes ces figures paraissent en feu.»

*
* *

Ébaubis de l'étendue du Caire, les voyageurs sont étourdis par la multitude qu'il contient, quatre ou cinq fois plus qu'à Paris. L'un d'eux ne croit-il pas que la population de toute

l'Italie est inférieure à celle du Caire? Ceux qui désirent être plus précis affirment qu'il y a certainement au Caire un plus grand nombre d'habitants que dans la capitale de la France, mais moins de maisons, ou sous une autre forme, moins excessive, que cette ville abrite un peuple plus considérable qu'elle ne paraît devoir en contenir.

A une époque où le Caire avait bien changé, au milieu du siècle dernier, Gérard de Nerval n'espérait rien de bon du labyrinthe confus, de l'inextricable réseau des rues étroites et poudreuses, encombrées par la foule des humains, des chiens, des chameaux et des ânes. A plus forte raison, au moyen âge, la plupart des ruelles sont très courtes, confuses, sans niveau et sans proportion, et plus resserrées que celles de Venise. Il y en a même en divers endroits qui passent sous les maisons, où il fait tout à fait obscur, qui sont si exigües que deux personnes à peine y peuvent passer de front, ou qu'un chameau chargé y fait un embarras plus grand qu'un carrosse dans une rue de Paris. En général d'ailleurs, les rues sont très sombres, car en quelques emplacements, les auvents des demeures sont très rapprochés et l'on peut placer une série de nattes d'un toit à l'autre. Ainsi l'inconvénient de l'étroitesse est bien compensé par la fraîcheur qui règne. Leur exigüité extrême y attire un courant d'air qui les purifie, en y circulant sans cesse, et la hauteur des édifices procure aux passants une ombre favorable. Certaines rues sont bordées de palmiers, sans lesquels il serait impossible de supporter la chaleur. Ils « empêchent l'ardeur du soleil d'offenser ceux qui se promènent par les rues ».

Il ne saurait être question d'alignement : ces ruelles sont tortueuses, donc riches en recoins ; il faut continuellement tourner et retourner, les habitations ayant été bâties suivant le caprice des particuliers, sans aucun dessein de ville, chacun prenant les lieux qui lui plaisaient pour construire, sans

considérer s'il bouchait une rue ou non, réduisant la voirie à des venelles.

Presque toutes possèdent à chaque bout une porte, qui doit être fermée à la nuit avec la même exactitude que les portes de la ville, ce qui met en sûreté ceux qui y sont logés. « Ces portes étaient toutes simples, et leur destination n'était pas de servir de défense en temps de guerre, elles étaient seulement pour empêcher que les voleurs de nuit ne puissent passer pour entrer dans les maisons, ou enfin que s'il s'y en était introduit quelqu'un par finesse, il n'ait pas la faculté de se sauver. » Un ou deux gardiens s'y tiennent donc en faction, qui répondent de ce qui se dérobe dans leur quartier, mais, nous dit-on, ce service n'est pas toujours accompli avec ponctualité, malgré les ordres des officiers de police. Telle est peut-être la raison pour laquelle un voyageur a vu les gardiens enchaînés à la porte qu'ils devaient surveiller. Quelquefois l'huis est clos en plein jour et l'on est obligé de retourner sur ses pas et de faire un grand tour pour se rendre où l'on a dessein d'aller.

La plupart des serrures et des clefs de ces portes sont en bois, mais il n'y pas moins de travail ni d'artifice que dans les serrures de fer. Les clefs ne sont autre chose qu'un morceau de bois, long d'un demi-quart d'aune, large d'un pouce et de l'épaisseur d'un petit doigt, qui a au bout six ou huit petites chevilles de fil d'archal, ou même de bois, d'environ la longueur d'un pouce, lesquelles en rencontrant d'autres qui sont dans la serrure les enlèvent et les font ouvrir. La sécurité de ces serrures n'a pas convaincu Jean Thevenot : un peu de pâte molle au bout du doigt pouvait bien remplacer la clef.

Ces portes de rues furent supprimées par un ordre de Bonaparte, donné le 14 septembre 1798 et, comme cette mesure n'avait pas été soigneusement exécutée, l'autorité militaire y procéda elle-même à partir du début de décembre.

Les voies principales, qui sont plus rectilignes, sont à ce point encombrées d'une foule compacte que l'on ne peut jamais les parcourir d'un bout à l'autre sans les plus grandes difficultés : aussi ne s'y promène-t-on point et l'on y va seulement quand on a des occupations ou qu'il s'agit de rendre service à quelqu'un. On marche péniblement, sans cesse harcelé, tirillé, au milieu du déplacement d'une grouillante bousculade. L'artère qu'on appelle alors la Grande Rue, qui existe encore et qui va du Bab el-Foutouh à Saiyida Néfissa, « longue comme celle qui mène de Saint-Jacques à la Porte Saint-Denis, est tant continuellement pleine de gens qu'est, dit l'un, la salle du Palais de Justice de Paris les jours où les arrêts sont prononcés », et un autre y rencontre une presse qui rappelle Saint-Pierre de Rome les années de jubilé.

Ces réflexions proviennent surtout des voyageurs qui n'ont pas fait un long séjour au Caire : leur curiosité ou leurs affaires les ont menés au centre de la cité. Mais les Européens qui habitaient la capitale savaient bien qu'on ne rencontrait que peu de monde même dans des artères importantes, pour peu qu'elles soient éloignées du centre ou qu'il y ait peu d'artisans qui y travaillent.

En gros la circulation était donc malaisée à cause de tous les porteurs d'eau, des vendeurs ambulants qui offrent à tout venant mille espèces d'articles. Des hommes vont et viennent par les rues avec une sorte de miroir attaché à leur poitrine : ce sont les barbiers qui rasent la tête et le cou des clients et s'installent en plein vent. Et il ne faut pas oublier les artisans qui travaillent et exercent leur métier chacun devant sa maison.

Il y a enfin les cuisiniers, car les habitants du Caire préparent rarement leur nourriture chez eux : « ils ne font jamais cuisine en leurs maisons, nous dit Affagart, car ils n'ont point de cheminées. » Ils l'achètent toute cuite et préparée chez les cabaretiers et les cuisiniers qui sont répandus par toute la ville et qui ne font autre chose. On disait qu'il se trouvait

en ville de dix à douze mille cuisiniers, et la plupart parcourent la cité, portant leur fourneau allumé sur la tête, des marmites bouillantes, des viandes qui rôtissent à la broche, offrant à l'entour leurs victuailles qui mijotent et leurs plats à l'étuvée, tandis qu'ils vont et viennent. En effet, il n'y a point de tavernes et l'on mange à l'endroit où l'on se trouve. Ce détail fourni par de nombreux voyageurs peut paraître excessif, et de son côté, Jehan Thenaud prétend bien que les Cairotes ne prennent pas leur repas chez eux, mais qu'ils « entrent dans une boutique où l'on vend des mets tout préparés » et y consomment sur place. Le peuple vit des cuisines où se trouve exposée en très grande abondance, pour être vendue, de la viande d'agneau surtout, ainsi que des poulets, des oies, mais plus encore, du riz et des beignets frites dans l'huile.

Ces renseignements concordent avec l'émerveillement de Djabarti, qui écrit au moment de l'installation des troupes de Bonaparte au Caire : « Quelques Français du pays ont ouvert des établissements destinés à la vente de la nourriture et des boissons, suivant les habitudes de leur patrie. Ils achetaient de la viande de mouton, des poulets, des légumes, du poisson, du miel, du sucre, ainsi que tous les ingrédients voulus. Les cuisiniers préparaient des mets et des pâtisseries. Une enseigne était placée sur la porte pour attirer la clientèle sur le local. Les passants savaient dès lors qu'ils pouvaient entrer pour consommer. Ils trouvaient des places de plusieurs catégories avec l'indication de la note à payer. Au centre se trouvait une table de bois, entourée de chaises : c'était là qu'on s'asseyait et que des serveurs apportaient les plats selon leurs usages. Les clients mangeaient et buvaient suivant un ordre invariable, puis ils payaient un prix fixe, ni plus ni moins. »

C'est pour toutes ces raisons que les nobles et les gens de quelque dignité ne circulent jamais dans les rues qu'à cheval,

sauf à de rares exceptions ; de même les femmes n'y vont qu'à dos d'âne, et rien n'était plus plaisant de les voir juchées à califourchon sur des ânes trottant à un train de haquenée. De même aussi les négociants, pressés d'expédier leur besogne.

Aussi y a-t-il en ville trente mille ânes de louages, qui se tiennent aux carrefours des rues et attendent là les clients. « C'est tout vous dire, écrivent certains, qu'il s'en trouve autant pour le besoin qu'on en peut avoir, qu'il y a de chaises à Naples, de gondoles à Venise, ou de carrosses à Rome. Et ce qui est remarquable, c'est que chaque monture a son gouverneur, c'est-à-dire un homme ou un enfant qui l'accompagne, et qui la pique incessamment par derrière pour la faire avancer, de sorte qu'ils courent toujours à pied les uns après les autres. »

C'est vraiment quelque chose d'amusant, disent-ils, que de voir le grand nombre d'ânes, « doux et jolis », bien ornés, ainsi que leurs conducteurs qui sont à demi nus et qui vous invitent avec beaucoup de gentillesse dans le but d'être préférés à d'autres. « Ces asnes vont merveilleusement vite, nous conte Palerne, et sont assés proprement harnaschés d'un beau tapis de soye en forme de cuissinet de poste : ayans les oreilles, le crain, et la queue peinte de jaulne, de fort bonne grâce. »

La monture normale, c'était donc l'âne, qui n'était pas désagréable à monter, ajoutent nos Européens, car en aucun pays on n'en voit d'aussi vigoureux, d'aussi lestes qu'en Égypte, leur allure est douce et légère et on les trouve moins fatigants que les chevaux. La tradition se maintient jusqu'à l'aurore du xx^e siècle : « Depuis les grands seigneurs jusqu'aux nettoyeurs de pipes, nous conte Flaubert, tout le monde trottine sur son baudet ; on crie, on se range, on se frôle les uns les autres, on passe et l'on disparaît, le tout sans encombre ni accident. »

Mais le plus magnifique éloge des ânes d'Égypte a été écrit de nos jours par Gobineau, et je ne résiste pas au plaisir de mettre ce délicieux passage sous les yeux du lecteur : « Ce sont les fiacres du pays. Ces ânes contribuent très fort au bonheur qu'on peut se faire. Ils sont petits, blancs pour la plupart, et pourvus d'une physionomie malicieuse et entendue, que leur donnent assurément leurs habitudes de vagabondage. Ce ne sont pas là ces animaux dégénérés de nos climats, dont les plus grands admirateurs dans leur tardive équité, ne peuvent vanter que la patience, la sagacité, la sobriété et autres vertus bourgeoises. » Pour ceux qui douteraient de cette dernière boutade je rappelle cette déclaration de Dostoïevski : « L'âne est un homme bon et utile. J'aime terriblement les ânes. C'est même chez moi une sorte de sympathie. Je commençai à me renseigner sur eux, car auparavant je ne les connaissais pas. Je ne tardai pas à constater que ce sont des animaux fort utiles : laborieux, robustes, patients, économiques. »

Laissons poursuivre Gobineau : « L'âne du Caire mérite de différents éloges. Je ne sais s'il est sobre, mais il est tapageur, intrépide, toujours en course et plus volontiers au galop qu'au trot. Quant au pas, il le dédaigne. A chaque instant, on en rencontre quelqu'un dans les rues, hardiment débarassé du lourdaud qui le montait, poursuivant sa course, enchanté de son exploit, l'œil sarcastique, l'oreille chiffonnée, et suivi plutôt que poursuivi par son ânier, riant de tout son cœur. Car il y a une sympathie complète entre le maître et l'animal. »

Selon le Père Sicard, « il serait inutile que les rues fussent plus larges qu'elles ne le sont. On ne voit au Caire ni carrosses, ni calèches, ni chaises à porteurs ». C'est une remarque qu'ont faite tous les voyageurs, que nulle part dans toute l'Égypte on ne se sert de chars ni de voitures, comme on le faisait dans les pays occidentaux, mais tous les objets qu'on

ne peut charger sur des barques ou sur des chameaux sont transportés à dos d'âne ou de bœuf. Aussi le chroniqueur Djabarti est-il étonné de l'introduction de la brouette par les soldats de Bonaparte : « Au lieu de paniers et de pots, ils utilisent de petites charrettes à deux bras allongés, que l'on remplit de terre ou de pierres et qu'on pousse sur sa roue avec la plus grande facilité. »

Dans ces rues il a fallu combattre la chaleur et la poussière. La ville du Caire proprement dite est assez éloignée du Nil et le problème de l'eau nécessitait la mobilisation d'un nombre considérable de chameaux. Huit mille chameaux, portant sur chaque flanc une outre de cuir, dont la contenance équivalait à un de nos tonneaux, distribuent à domicile l'eau du Nil. Et les hommes ? Ne va-t-on pas jusqu'à évaluer à cent mille les porteurs d'eau ? Il convenait, pour des ruelles qui n'étaient pas pavées de procéder à un arrosage deux fois par jour. Car aux endroits qui ne sont pas arrosés, nous dit-on, il s'élève une poussière épaisse comme la fumée, à tel point qu'on ne saurait même distinguer quelquefois si c'est poussière ou incendie.

Il fallait aussi des porteurs pour assurer la provision d'eau dans chaque logis. Enfin on rencontrait par les chemins des hommes qui portaient à leur cou des outres en peau de bouc, munis d'un tuyau de toile et qui vendaient à tout venant de l'eau à boire à discrétion, dans des coupes d'argent ou de cuivre. Certains étaient loués par des riches, qui tenaient à faire aux pauvres cette aumône essentielle. On pouvait donc trouver de l'eau à boire à toute heure ; on pouvait aussi se procurer, si on le désirait, de l'eau aromatisée. Mais l'on buvait couramment l'eau du Nil, une eau douce, fraîche et pure, limpide comme le miel : rien n'est meilleur, nous disent tous les voyageurs, on peut en boire à satiété sans éprouver de malaise.

N'était pas porteur d'eau qui voulait en cette ville où le

régime corporatif était remarquablement organisé. « Pour être admis dans ce corps de métier, il fallait avoir porté pendant trois jours et trois nuits une outre en peau de bouc remplie de sable, et de la pesanteur de soixante et sept livres, sans qu'il soit permis de s'appuyer, reposer, ni dormir pendant tout ce temps ; celui qui pouvait ainsi prouver sa force et son savoir faire était reçu. » Telle est l'histoire merveilleuse qu'on a contée au sieur Morison, qui se trouvait en Égypte à la fin du xvii^e siècle. Un autre a rencontré des porteurs de luxe, voyez plutôt : « Des hommes députez pour jetter de l'eau par les rues, afin de tenir fraiz, et en portent encores par les places publiques dans des hydres de peaux de chèvre, pendues au col, couvertes de quelque beau drap en broderie, avec une coupe de laiton, belle, et claire, damasquinée, et enrichie au fond de quelques pierres fausses pour faire paroistres l'eau plus belle, plus plaisante à boyre ».

*
* *

Sur la richesse des habitants du Caire, les voyageurs ne tarissent pas. L'un d'eux s'écrie avec lyrisme : « Si je devais décrire les richesses de la cité, ce livre n'y suffirait pas. S'il était possible de mettre ensemble les villes de Rome, Milan, Padoue, Florence et quatre autres encore, je jure qu'elles ne pourraient à elles toutes contenir la moitié des richesses du Caire. » De toute évidence, c'était une ville d'immense trafic, puisqu'on y amenait des marchandises des Indes orientales, de l'Éthiopie, de Barbarie, d'Asie Mineure, d'Europe. Les ressources consistaient surtout en or et en argent, en tissus divers d'or, d'argent, de soie, de pourpre, en diamants brillants, en perles et pierres précieuses, en vases d'or, d'argent, de bronze, sculptés à la mode sarrasine avec un art incomparable, en vitraux au dessin très gracieux, que l'on fabriquait couramment à Damas. Les épices diverses y étaient

très abondantes. Il faut savoir enfin que dans cette cité comme dans toute l'Égypte, les roses et d'autres fleurs et des fruits nouveaux peuvent être trouvés en toute saison de l'année à des prix abordables.

Dans les différents quartiers de la ville il y a plusieurs marchés ou lieux publics établis pour trafiquer, que l'on appelle des bazars, mais chacun d'eux est particulièrement destiné pour certaines sortes de marchandises. Il y en a pour ceux qu'apportent les caravanes d'Éthiopie, qui commercent ordinairement de drogues, de perroquets et de poudre d'or. Les pierreries, les étoffes, les toiles fines, et les autres denrées considérables ont le leur séparément, et quand on veut acheter quelque chose, l'on n'a qu'à s'informer du bazar où on la débite, selon la richesse de ce qui s'y vend. Les uns sont tout couverts et les autres ne le sont point, et le règlement de ces marchés est une des choses qui ont semblé à tous la mieux policée dans le Caire. Dans chacun de ces marchés, « il y a ordinairement grande multitude de gens assemblés, car ils conviennent céans pour négocier ensemble, quasi comme au Palais à Paris, ou à la Bourse à Anvers, ou au Change à Lyon ».

Un voyageur du xvi^e siècle, que nous voulons citer plus longuement, a étudié le commerce du Caire topographiquement. En commençant à la Porte de la Victoire, le Bab el-Nasr, « il y a dans cette rue tout un côté de boutiques, comme des cabarets où l'on donne à manger aux passants pour leur argent, où l'on rencontre toute sorte de viande cuite et poisson dans de grands bassins d'étain qui reluisent ainsi que de l'argent. Près de là sont les boutiques où l'on vend des eaux distillées que l'on tire de toutes sortes de fruits et qu'on met dans des vases de verre et d'étain fort polis, dont boivent les gens de condition. En d'autres, on débite des confitures et des conserves de toutes sortes, faites avec le sucre ou le miel, mais fort différemment de celles de l'Europe. Après on voit des boutiques pleines de fruits qui viennent de Syrie,

comme poires, pommes, grenades, et autres semblables qui ne croissent point en Égypte; il y en a quelques-unes où l'on vend du pain frit dans de l'huile et des œufs avec du fromage. Un peu plus loin, on trouve une rue qui traverse, où tout un côté est plein d'artisans célèbres, et tout près un grand collège que bâtit Kansouh Ghauri. Devant ce collège sont les halles. En la première, on fait commerce de fines toilettes de coton qui viennent de pays étrangers, et d'autres très déliées et néanmoins fortes pour faire les turbans et les chemises des grands seigneurs. En la seconde, sont de riches étoffes d'or et de soie, comme satin, damas, taffetas, velours, brocards, et autres, mais si bien faites qu'à peine s'en trouve-t-il ailleurs de pareilles. En une autre halle sont les marchands Vénitiens, Florentins, Espagnols et d'autres nations, qui trafiquent de draps de l'Europe. Et en d'autres boutiques, ceux qui vendent des camelots, des serges, et autres choses semblables, et ainsi de suite jusqu'à la porte Zouela où il y a plusieurs artisans. Près de cette rue demeurent les marchands de Perse, et où ils font leur commerce, et il n'y a là que des gens fort riches qui trafiquent d'épiceries, de perles, de pierreries, de soies et de toiles des Indes, et d'autres choses qu'ils amènent du Levant. Cette rue est traversée par une autre où sont les parfumeurs, qui vendent du musc, de l'ambre, de la civette, de la célèbre eau de rose qui vient de Damas, et d'autres parfums en si grande quantité que pour une livre que l'on demande on en montre cent. Et de l'autre côté de la rue on vend du papier et ceux qui en trafiquent ont aussi de riches pierreries qui se vendent à l'encan. En la même rue il y en a une autre qui traverse où sont des fripiers qui vendent des habits tout faits, et des ornements fort riches pour des personnes de qualité. Il y a d'autres rues de traverse où sont les orfèvres, par les mains de qui passent de grandes richesses.»

Sur ce dernier marché, vraie forge de Vulcain il y a quelques

années encore, il faut recourir au pittoresque de Flaubert : « Dans un couloir aussi étroit et aussi sombre qu'une tige de botte (lorsque la tenant par les tirants on cherche à découvrir le clou qui vous blesse le talon), rangés des deux côtés, derrière de gros coffres en bois, fumant la pipe et buvant le café, il y a quantité de drôles en turban, penchés sur leur genou et occupés à gratter je ne sais quoi. Dans une espèce d'arrière-boutique flamboie la forge ; quelques gamins polissent des chaînes d'or. Voilà ce que c'est que le bazar des orfèvres : d'orfèvrerie on n'en voit pas, tout est sous clef. »

Un voyageur italien du xvii^e siècle nous fait les honneurs du Khan Khalil : « C'est un très beau monument qui a la forme d'un palais somptueux, tout en marbre fin à trois étages et carré. Le rez-de-chaussée est composé de superbes magasins, tout autour d'un emplacement carré, au devant desquels se trouvent des voûtes en forme de portiques où ont lieu les réunions des négociants au sujet de leurs marchandises. Dans le même endroit on vend aux enchères les marchandises tant neuves que vieilles et à bon prix, soit des armes, des objets en argent et d'autres choses. L'on vend les vieilleries au cri de *Qui offre davantage*, imitant en cela les Vénitiens, ou imités par eux. Il n'est point permis de demeurer dans les magasins et les boutiques de cette enceinte, si ce n'est aux négociants riches et importants. L'on y trouve des bijoux, de la vaisselle en argent, et toutes sortes de parfums ; on y fait de bonnes affaires. Au-dessus, il y a de belles chambres où descendent les marchands étrangers les plus importants qui arrivent de la Nubie, de l'Éthiopie, de l'Inde, de la Perse, de la Mecque et d'ailleurs. »

La ville est organisée pour le commerce, en ce sens que des bâtiments spéciaux sont réservés au dépôt des marchandises, et d'autres au logement des négociants. C'est ce que l'on appelle des caravansérails, des fondouks, ou bien encore,

en transcrivant le mot arabe, des okelles. Ce sont des bâtiments carrés, construits autour d'une grande cour pavée, avec un portique qui soutient une galerie tournante. Le rez-de-chaussée est composé de spacieux magasins ; au-dessus règne un étage qui contient des appartements nus et sans ornements. Les étrangers habitent ces okelles et y déposent leurs marchandises. Une seule porte, semblable à celle d'une citadelle, les met à l'abri de toute insulte dans les temps de révolte. Telles sont les hôtelleries que l'on trouvait au Caire : on était obligé de les meubler et d'y préparer sa nourriture.

Nos voyageurs se sont assez peu étendus sur les industries, mais les détails qui ont pu être recueillis concernent une fabrication luxueuse, celle des tapis. « Il me semble, écrit Thevenot, que c'est une chose assez curieuse de voir travailler les tapis, car il se fait au Caire de fort beaux tapis, et en quantité, qu'on envoie à Constantinople et en Chrestienté, et on les appelle tapis de Turquie ; il y a quantité de gens qui y travaillent parmi lesquels sont plusieurs petits garçons, mais qui font tous leur ouvrage avec tant d'adresse et de vistesse, qu'il ne se peut pas croire ; ils ont devant eux leur mestier, et tiennent de la main gauche plusieurs bouts de pelotons de laines de diverses couleurs, qu'ils appliquent chacune en leur lieu ; de leur main droite ils tiennent un cousteau, avec quoy ils coupent à chaque point qu'ils y touchent avec le cousteau. Le maître vient à eux de temps avec un patron, sur lequel regardent, il leur dicte comme s'il lisoit dans un livre, et plus viste encor qu'il ne se peut lire, disant : il faut tant de points d'une telle couleur, et tant d'une telle autre, et autres choses semblables, et eux ne sont pas moins prompts à travailler que luy à dicter. » On peut ajouter à ces détails le texte d'un autre voyageur contemporain, Jouvin : « Nous allâmes voir travailler aux tapis de Turquie, qui se font au Caire dans la dernière perfection,

d'où on les envoie à Constantinople, et par toute la Chrétienté ; la manière dont on les fait est aussi belle à voir que les tapis mêmes, car ils tiennent d'une main un plotton de laine de différentes couleurs, à qui ils font faire des tours de passe-passe, avec toute l'adresse et la promptitude imaginable, et de l'autre les ciseaux pour la couper à mesure qu'ils travaillent. »

*
* *

Les descriptions des maisons de la ville sont contradictoires et cela s'explique par ce fait que certains voyageurs dépeignent les demeures riches et officielles, d'autres des logis plus modestes. Ceux-ci sont de pauvres chaumières, plates et basses et pour la plupart construits en bois. Les maisons plus cossues sont sans doute moins bien bâties qu'en Europe, elles ont souvent quatre ou cinq étages, faites, pour la partie inférieure, de pierres de taille ou de briques, et, pour la partie supérieure, de bois très léger, de branches de palmier, de cannes et de terre. Elles n'ont point de toit mais sont terminées en terrasses : on y prend le frais quand le soleil s'est retiré, et même plusieurs personnes y couchent en été.

Généralement toutes les maisons qui composent la ville ne paraissent pas agréables au dehors, l'aspect en est aussi triste qu'il est peu régulier, on ne voit que de simples murailles nues, et presque point de fenêtres, encore sont-elles fermées par des grilles de bois. Ainsi, d'apparence extérieure très humble, indifférente, et presque rébarbative, les demeures qui appartiennent à de grands personnages sont, à l'intérieur, d'une élégance et d'une richesse que rien ne peut dépasser. Les habitants du Caire s'embarrassaient très peu du dehors et réservaient les ornements pour leurs salons : ce n'étaient que jets d'eau, que compartiments de marbre,

agrémentés de mosaïques de perles et de verre, et toutes sortes d'embellissements, de dessins bigarrés, de ramages de fleurs et de « travaux arabesques ».

La chambre de réception est pavée de marbres de diverses couleurs, bien agencés en marqueterie, qui font diverses figures de fleurs ou autres décors ; et du milieu desquels sortent un ou plusieurs jets d'eau qu'on entretient jour et nuit pendant tout l'été ; autour de ce vaste bassin sont placés d'espace en espace des vases remplis de fleurs que produit la saison. Le plancher est couvert de nattes, si ce n'est aux deux bouts sur les divans, qui sont des lieux élevés de deux pieds et demi, sur lesquels, après avoir développé de précieux tapis de Perse ou de Turquie et jeté quelques coussins de belle étoffe en soie et or, ou d'un drap fin de couleur garni de franges d'or, on s'assied à la manière des tailleurs, les jambes croisées dessous soi. Les portes, miroirs, buffets et autres armoires, sont taillés en ouvrage damasquin. Dans une riche demeure, Jehan Thenaud a vu « six ou sept belles salles pavées de marbre, porphyre, serpentines et aultres riches pierres assises par singulier art, avecques les murailles encroustées de mesmes, painctes d'or et d'asur et riches couleurs, les portes estoient ornées d'yvoyre, ébene et aultres singularitez ; mais l'ouvraige surmontoit tousjours la matière ».

Les murs sont donc généralement revêtus de marbre jusqu'à la hauteur de dix à douze pieds ; ce revêtement est terminé par une corniche, quelquefois de bronze doré, chargé de porcelaines très fines, dont l'aspect est aussi agréable que magnifique. « Ces vases de porcelaine, nous dit Carlier de Pinon, se font aux Indes d'une composition, laquelle ils mettent dans terre, où ils la laissent demeurer plusieurs années, et la tirent de là lors qu'ils sçavent estre temps de la mettre en œuvre. On fait une sorte de vases en Italie aucunement ressemblans aux susdicts, et les nomment Maioliche, mais la différence

de l'un à l'autre se cognoist outre la beauté qu'ont les vases de porcelaine, aussy par le jour, qu'on voit à travers d'iceux, quand ils sont mis devant la lumière.» La façon de faire ces vases n'est pas encore venue en Chrétienté, déclare-t-il en l'année 1579.

Ce qui a frappé nos voyageurs ce sont les procédés mis en usage pour lutter contre les ardeurs de l'été. On trouve une grande salle pavée de marbre, avec des compartiments et des dessins bizarres. Au milieu il y a un ou plusieurs bassins ou jets d'eau, dont le fond est aussi en marbre. Cette salle est d'un exhaussement extrême et un petit dôme la surmonte. Il est ouvert du côté du nord par une manière de gorge de loup, qui répond à des coulisses fort étroites, où l'air passe avec rapidité et se mêle à la fraîcheur, qu'entretiennent le marbre et les eaux. Ces espèces de salles sont très agréables, et l'air frais qu'on y respire fait un contraste délicieux et inattendu avec la grande chaleur que l'on ressent au dehors. N'est-on pas allé jusqu'à dire que dans les plus grandes canicules il est difficile de s'y tenir longtemps sans pelisse ou sans veste fourrée? Et Dominique Jauna de conclure : « On meurt de chaud au dehors ; et l'on gèle presque, lorsqu'on est dedans. C'est ainsi qu'on a trouvé une manière d'hiver au milieu des ardeurs de l'Afrique. »

Il faut arriver jusqu'à la fin du xvii^e siècle pour lire des esquisses, d'ailleurs heureuses, sur quelques aspects de l'art musulman. « Ce que les mosquées, écrit le consul Maillet, que Dominique Jauna reproduit presque mot à mot, ont de plus curieux, ce sont les Dômes. On ne peut assez admirer leur beauté, leur grâce, leur proportion, leur hardiesse, et surtout la grandeur étonnante de quelques-uns. Les ornements intérieurs, qui les embellissent, ne sont pas moins dignes d'être considérés. Les uns sont travaillés en manière de dentelle ; d'autres en compartiments de fleurs ; d'autres en forme de parquet ; quelques-uns enfin en côtes de melon ;

et ce sont les plus ordinaires. On voit dans les autres, d'espace en espace, des pierres vertes et bleues, qui en relèvent encore l'agrément. Tous ces ornements sont pris dans les pierres mêmes, qui composent le dôme ; et ces pierres sont si bien jointes et si bien liées qu'on n'en voit aucune se séparer. Quoique l'épaisseur de ces dômes ne soit que d'un pied et demi au plus, il n'y en a cependant aucun entre-ouvert, et leur construction est si parfaite, qu'au bout de six ou sept cents ans ils sont encore aussi entiers, que lorsqu'on y mit la dernière main. On en trouve quelques-uns revêtus de plâtre en dehors, et dont les filigranes sont faits de la même matière ; mais ils sont modernes, et leur forme décide assez de leur âge pour qu'on ne puisse s'y méprendre. Ils n'ont rien de l'élégance que les anciens savaient donner à leurs ouvrages. On voit en relief sur la plupart de ces dômes de grandes inscriptions arabes, qui règnent sur la circonférence extérieure, et qu'on peut facilement lire d'en bas, aussi bien que celles du dedans, qui sont ou simplement peintes, ou faites en caractères de bois doré. C'est ordinairement aux coins des mosquées que les dômes sont construits et qu'ils forment des espèces de chapelles d'un exhaussement qui étonne. Quelquefois il n'y en a qu'un seul dans une mosquée ; souvent il y en a deux et même davantage. Lorsqu'il y en a deux, ils sont égaux et placés régulièrement pour la symétrie. »

Les minarets, les campaniles, comme certains les appellent, sont trouvés gracieux, parce que travaillés à jour et, vu leur finesse, ils s'élèvent fort haut dans une très belle disposition. Ces tours sont de plusieurs formes, nous déclare un de nos voyageurs : rondes, carrées, rectangulaires, et toutes d'une architecture bien comprise. Elles sont couvertes à leur sommet, mais celles qui sont destinées à donner aux Mahométans le signal de la prière se terminent d'ordinaire en pointe avec une demi-lune à l'extrémité.

*
* * *

Cet aperçu serait incomplet si nous ne parlions pas de certains spectacles de la rue, qui ont enchanté les touristes d'antan, ainsi que des curiosités qu'on n'a pas manqué de leur montrer.

Un récit du xvii^e siècle nous entretient des psyllés qui vont avec des sacs pleins de serpents, auxquels ils font faire des tours admirables, et avec leur souffle ils les font tomber comme morts, puis avec un autre souffle les font retourner à eux, et leur font faire des choses qui ne peuvent être faites sans diablerie. Aussi, lisons-nous que ce sont les plus grands sorciers du monde. « J'ai vu, dit Bruce, un homme qui prit un céraste avec sa main toute nue, au fond d'un grand flacon où il y avait plusieurs de ces animaux. Il le mit sur sa tête toute nue, il le couvrit de son bonnet rouge ; ensuite il l'ôta, le mit dans son sein, et puis le passa autour de son cou, comme un collier, sans que cet animal lui fit le moindre mal. Après cela, le même céraste fut approché d'une poule qu'il mordit, et qui mourut au bout de quelques minutes. Enfin, pour compléter l'expérience, l'homme reprit le céraste par le cou, et commençant par la queue, il le mangea tout entier, aussi facilement et avec aussi peu de répugnance qu'un autre aurait mangé une carotte ou un pied de céleri. »

Les jours de réjouissances publiques, l'on voyait apparaître des comédiens, jongleurs, bateleurs, saltimbanques, joueurs de passe-passe, bouffons qui, par leurs facéties, excitaient l'hilarité générale. « Les bouffons sont parfaits, écrit Flaubert, et les plaisanteries d'iceux du meilleur goût. Un même parlait à un sourd après avoir essayé de le faire entendre et lui criant alternativement à chacune de ses oreilles ; il s'est mis à la fin, et de désespoir, à lui hurler dans le derrière. »

Des saltimbanques font danser des chameaux et des ânes d'une façon fort plaisante, ou font des « singeries avec des guenons et des singes ». On y trouve des maîtres d'escrime qui savent manier toutes sortes d'armes. A côté de diseurs de bonne aventure, des musiciens chantent de fort jolies chansons et des aèdes récitent en vers les batailles du temps passé. Monconys remarque « quelques bateleurs qui font assembler le monde en jouant des marionnettes derrière une toile ». C'est, croyons-nous, un témoignage unique, avant le XIX^e siècle, du célèbre théâtre d'ombres, avec le désopilant Karagueuz que le cinéma devait détrôner.

Mais Coppin vit un tour qui réjouit encore nos contemporains, celui du joueur de gobelets. « Il s'assit sur la terre avec trois gobelets qui n'avoient que la grandeur nécessaire pour contenir chacun un œuf et une petite baguette à la main, et ayant prié l'assistance de prendre bien garde à luy, il rangea trois œufs sur la terre un peu éloignez l'un de l'autre, et les couvrit de chacun un gobelet. Il poussa ensuite les gobelets séparément avec le bout de sa baguette, et les ayant tous renversez pendant trois fois il ne demeurait que des œufs à découvert, je ne voyais pas qu'il eût aucun moyen d'y substituer quelque autre chose, parce qu'il estoit tout nud sans chemise avec un simple calleçon, et qu'il avoit les mains vuides, cependant la quatrième fois que les gobelets touchés de la baguette tombèrent, il s'y trouva des petits poulets qui se mirent à courir, et que j'entendis fort bien crier. »

Tous les voyageurs sont stupéfaits d'apprendre qu'en Égypte l'on fasse couver les œufs sans « aucune opération de poules ». On met mille ou deux mille œufs ensemble dans de petits fours, chauffés par un feu tempéré et les poulets sont éclos en 22 ou 23 jours. Il en naît une quantité telle qu'il est absolument impossible de les dénombrer et de vieilles femmes leur donnent la becquée jusqu'à ce qu'ils soient capables de chercher eux-mêmes leur nourriture. Les

poulets sont pour cette raison si nombreux que l'on voit souvent un paysan en pousser six mille devant lui au marché ; ils restent groupés et ne s'écartent jamais les uns des autres. On les vend en ville au volume, dans des mesures qui n'ont point de fond et que l'on met dans le panier de l'acheteur ; quand la mesure est pleine, on la lève, et les poussins demeurent dans le panier. « Chose incroyable, écrit Breidenbach, mais réelle pourtant, ces animaux, nés de l'art et de l'industrie de l'homme, sont plus dociles que ceux qui naissent suivant les lois de leur nature ; ils suivent les hommes tout comme les poussins ordinaires suivent leur mère. » En regard, cette réflexion de Flaubert : « Cela me fait un effet étrange de corruption, et une des choses qui m'ont le plus étonné de ma vie, comme factice remplaçant l'organique : l'homme ici crée, en quelque sorte. »

Les curiosités montrées aux touristes consistaient en animaux étranges que nos voyageurs se sont plu à décrire. Les observations suivantes ne nous apprendront sans doute rien, mais il nous faut les goûter avec l'émerveillement enthousiaste qui les fit concevoir.

C'est d'abord la girafe, sur laquelle certains écrivains arabes du moyen âge avaient les opinions les plus bizarres. Les uns la considéraient comme une variété du chameau ; d'autres disaient que sa formation était due à l'accouplement du chameau et de la panthère ; d'autres enfin que c'était une espèce particulière et distincte comme le cheval, l'âne et le bœuf, et non pas le produit d'un croisement, comme le mulet qui est formé par l'accouplement du cheval avec l'âne. Selon les partisans du croisement, un grand nombre de bêtes féroces et d'animaux sauvages se réunissaient, pendant les chaleurs de l'été au bord des vastes amas d'eau situés à l'extrémité de la Nubie. Des accouplements qui en résultaient, les uns étaient stériles, les autres donnaient naissance à des produits très variés de forme et d'aspect, entre autres à la girafe.

Passons aux observations européennes : il n'y a pas, nous dit-on, dans le monde entier une autre bête semblable à celle-là, le plus beau et le plus haut animal qu'ils aient vu. Sa hauteur est telle qu'un homme de grande taille pourrait à peine atteindre, de l'extrémité de ses doigts, la croupe de cet animal ; elle est très belle d'aspect et gracieuse ; elle a un très beau pelage bouclé et sa peau est tout à fait analogue à celle du cerf ; elle est quadrillée, en quelque façon, sur tout le corps, de marques claires ; son cou est très grêle et très long : elle le porte dressé en haut lorsqu'elle marche. Sur la tête, il y a deux petites cornes et le front est pointu en façon de diamant. Ses pattes de devant sont beaucoup plus longues que celles de derrière, et l'on s'accorde à lui trouver, à cause de cette particularité, une apparence difforme. Sa queue, qu'elle ne remue presque pas, est mince et peu fournie de poils à son extrémité.

L'éléphant ne les impressionne pas moins, « cet animal monstrueux et d'aspect peu avenant, qui paraît néanmoins, en raison de son énorme grosseur et de sa hauteur, posséder cette force dont parle la Sainte-Écriture. Mais nous devons citer tout au long, dans sa langue savoureuse, la description que donne le Seigneur d'Anglure d'un éléphant : « Il y en a ung par especial trop plus grans que les autres ; et a le poil noirrastré, les oreilles larges comme ung petit van et moult deliez comme ung chien courant, les yeux a merveilles petits et rons. Il estoit moult grant et moult haut, et avoit le col court. Sy ne pourroit advenir a terre pour manger, pour sa grant haulteur ; mais en son groing il a maniere d'un bouel qu'il a droictement au bout du groing ainsi comme ung pourcel, qui lui pend jusque près de terre ; a cedit grand bouel prant icellui olifant sa pasture a terre et la porte a sa bouche. Et pareillement quant il veult boire, il emplist cedit bouel de l'eau que l'on met devant lui et retourne cedit bouel a sa bouche ; et quant il a beu a sa volenté, il laisse

cheoir le remenant à terre. Et quant icelluy olifant souffle, il retentist par cellui bouel plus fort que nulle buisine du monde ne pourroit faire et est celle voix grosse et terrible à ceulx qui n'en sont usagez. Item il lui sault de la gueulle deux dents a manière d'un sanglier, lesquelles sont très grandes et grosses. Et sachies que sa grosseur ne sa grandeur ne vous saurions pas bien proprement escrire, mais la lictiere qu'on lui fait pour lui gésir a bien deux piez a mains de hault et pous, et si a bien XXV piez de long, et de large environ douze.»

Jehan Thenaud paraît être le seul à décrire les moutons à grande queue : « Il faut sçavoir qu'il n'est si petit mouton dont en la queue n'ait plus de X livres de chair : aulcuns sont de XXV, XXX et XL livres, au porter et traisner desquelles les moutons travaillent moult ; pour ce, on leur faict petites charrettes esquelles reposent leurs queues, qu'ils traisnent par leurs cornes.» Ce passage n'a pas manqué d'attirer l'attention du bon Rabelais : « Émerveillez-vous, dit-il, de la queue des béliers de Scythie, qui pesait plus de trente livres, et des moutons de Surie, esquels faut (si Tenaud dit vrai) affuter une charrette on cul pour la porter, tant elle est longue et pesante.»

Et ceci nous ramène à un texte d'Hérodote : « Les Arabes ont deux espèces de moutons dignes d'être admirés, et qui ne se voient nulle part ailleurs. L'une a de grandes queues à peine moindres de trois coudées, qui, si on les lui laissait traîner, seraient couvertes d'ulcères à cause du frottement contre le sol. Mais tout pâtre, pour ce motif, sait travailler le bois ; il façonne de petits chars et les attache sous les queues. Chaque bête a ainsi sa queue portée sur un char.»

Chardin a rencontré ces moutons en Perse : « Il y a de ces moutons, que nous appelons moutons de Barbarie, ou à grosse queue, dont la queue pèse plus de trente livres. C'est un grand fardeau que cette queue à ces pauvres animaux,

d'autant plus qu'elle est étroite en haut, et large et pesante en bas, faite en cœur. Vous en voyez souvent qui ne la sauroient traîner, et à ceux-là on leur met en quelques endroits la queue sur une petite machine à deux roues, à laquelle on les attache par un harnois afin qu'ils la tirent plus facilement.»

Chose curieuse, il y a peu de voyageurs qui ont insisté sur une particularité éternelle de l'Égypte, sur le rôle des charognards. « Parmi les rues du Caire, nous dit Affagart, il y a si grand multitude de millans que c'est une chose quasi incroyable, lesquels vollent aussi privément par la ville comme si c'estaient poules, tellement que je les ay veuz souvent manger de la chair sur la teste de ceulx qui la portent par la ville, et aucunes foiz ceulx qui viennent de la boucherye, s'ils ne se donnent garde, en volant auprès d'eulx ilz la leur arrachent des mains, et nul ne leur oseroyt faire mal poir ce qu'ilz tiennent la ville nette, car ilz mangent les charougnés et autres immundicitez, et aussi après que l'inundation du Nyl est passée et qu'il a reprins son cours ordinaire, il demeure autour de là dedans aussi tout plein d'ordures, car quant il est en croissance, il passe par les principales rues des bestes mortes, poissons, serpents et autres immundicitez, mayz il y a si grand multitude de ce villain bestial que incon- tinent ilz ont tout devoré.»

*
* *

Les voyageurs de passage au Caire n'avaient pas le temps de s'ennuyer et leurs récits, à part certaines exagérations de détail, ne paraissent pas extravagants. Rien n'est plus facile que de justifier leur admiration de l'ensemble de la capitale. Pour cela, je ne saurais mieux faire que de terminer cette notice, comme elle a été inaugurée, par une description générale du Caire vu de la Citadelle, tableau brossé par un grand

écrivain français du XIX^e siècle : « On aperçoit, d'abord à ses pieds, écrit Gobineau, une vaste place et de l'autre côté, en face, la mosquée de Hassan, puis à droite et à gauche l'étendue de la ville, coupée de milliers de rues, semée de places, encombrée de mosquées et de grands bâtiments, et en cent endroits fleurie par des bouquets d'arbres et des jardins. Ce n'est pas gai, ce n'est pas bizarre, ce n'est pas majestueux comme on l'entend d'ordinaire, c'est-à-dire que toute symétrie est absente ; mais c'est grand, vaste, plein d'air, de vie, de chaleur, de liberté, et partant de beauté. On voit, sans doute, d'autres villes répondant mieux à telles ou telles conditions du bien. Rien n'est ici au cordeau ; mais, à défaut de régularité, l'aspect général est sérieux et noble quoique varié, et la puissance y respire. L'antiquité n'a pas créé cela, mais des époques déjà vieilles, et où croyance et pensée, courage et richesse, énergie non plus, ne manquaient pas. »

Gaston WIET.

VOYAGEURS ET AVENTURIERS

EN ÉGYPTE AU XIX^e SIÈCLE.

En choisissant pour sujet les *Voyageurs et Aventuriers du XIX^e siècle*, notre intention n'est pas de reprendre, en la condensant, l'œuvre magistrale de M. Jean-Marie Carré : *Voyageurs et Écrivains français en Égypte*. On n'oserait d'ailleurs toucher à l'exposé sobre et élégant de cet homme de lettres distingué, sans crainte d'en dissiper le charme qui rend la lecture si attrayante.

De plus, M. Carré ne s'intéresse tout particulièrement qu'aux personnages qui laissèrent un nom dans l'histoire et la littérature française. C'est ainsi qu'il nous présente tour à tour :

Un Châteaubriand, visiblement fatigué par la longueur de son *Itinéraire*, et pressé d'en achever le récit ; l'illustre Champollion, miné par la maladie, mais poursuivant sa rude tâche, malgré les intrigues de quelques-uns de ses compatriotes ; Prosper Enfantin et ses Saint-Simoniens ; Prisse d'Avennes et Gérard de Nerval ; Forbin et Fromentin ; Flaubert et Gauthier ; Mariette et Renan.

Mais arrêtons là notre énumération.

*
* *

Dès les premières années du XIX^e siècle, la vieille contrée des Pharaons, où ne s'aventuraient naguère que quelques audacieux, était devenue terre d'accueil et but de tourisme.

L'Égypte, secouée par la main énergique de Mohammed Ali, se réveillait de sa longue léthargie, pour subir une métamorphose complète, dans une atmosphère d'ordre et de sécurité.

Même les hiéroglyphes se décidaient, enfin, à livrer leur secret, ouvrant des horizons immenses aux archéologues.

A la foule des curieux s'étaient d'ailleurs mêlés de bonne heure quelques exilés politiques, chassés de leurs pays par les révolutions, tandis qu'une nuée d'intrigants encombraient la Vallée du Nil, en quête de pâture.

Effrayante perspective, en vérité, que celle de devoir passer en revue ce flot ininterrompu de voyageurs et d'aventuriers !

Mais ils sont tellement nombreux, que vouloir les citer tous, nous astreindrait à une sèche nomenclature, dans laquelle les personnages célèbres ou, à tout le moins, originaux, risqueraient de passer inaperçus.

C'est pourquoi nous avons préféré offrir un tableau d'ensemble de ce mouvement migrateur, quitte à illustrer notre exposé d'exemples choisis parmi les plus caractéristiques.

Nous écartérons donc, d'emblée, cette catégorie de voyageurs, que nous nommerions aujourd'hui « touristes », et dont le séjour plus ou moins long ne présente guère d'intérêt pour nous.

Leur programme était, d'ailleurs, à peu près invariable : débarquement à Alexandrie, descente à l'*Hôtel d'Orient* ou à l'hôtel *Waghorn*, coup d'œil indifférent sur l'Aiguille de

Cléopâtre, la colonne Pompée, les âniers du port, ou les gamins en haillons qui réclamaient inlassablement leur bakhchiche ; puis, départ dans une cange, — et, plus tard, par chemin de fer — pour le Caire, Louxor, Assouan, enfin, si l'argent, la santé et l'humeur le permettaient, ils poussaient jusqu'à Khartoum.

Un certain nombre d'entre eux publièrent leur journal de route — compte rendu sans grande prétention et souvent dépourvu d'originalité. Les autres, qui forment la grande majorité, ne laissèrent de leur passage que la trace éphémère de leurs pas.

Non, ce ne seront point ceux-là qui retiendront notre attention. Attachons-nous plutôt à nous remémorer quelques-uns de ceux qui, attirés en Égypte par l'espoir d'y faire fortune, s'y sont fixés et y ont prospéré, ou, au contraire, y ont végété misérablement.

Nous retrouverons de grands noms ; nous en ressusciterons d'autres qui seraient complètement oubliés de nos jours, si le caractère original de leurs titulaires n'avait attiré sur eux l'attention de quelque compatriote qui en fixa les traits dans un des nombreux récits de l'époque.

Ils foisonnent, surtout dans la première moitié du XIX^e siècle. Les précurseurs en sont ces soldats de l'Expédition française qui, plutôt que de suivre le général Menou au moment de l'évacuation du territoire, passèrent au service des diverses fonctions rivales qui se disputaient le Vilayet d'Égypte.

Pour les années postérieures à 1850, nous irons chercher un autre type d'aventuriers au cœur du Soudan. Là, quelques hommes intrépides, obsédés par le mystère des sources du Nil, ont bravé les périls sans nombre avant de les découvrir ; quelques négriers y trafiquaient aussi l'ivoire et les esclaves ; enfin, des administrateurs acceptaient la rude tâche de veiller

à l'ordre dans les territoires conquis et de reculer les confins de l'Empire égyptien.

*
* * *

Ceci dit, puisque les circonstances nous autorisent à le faire, donnons la première place aux militaires.

Tout au long du XIX^e siècle, l'armée égyptienne s'est illustrée sur divers champs de bataille : elle a conquis l'Arabie, le Soudan et la Syrie ; s'est distinguée en Morée, en Crimée et au Mexique ; a maintenu la sécurité aux frontières de l'Abysinie, battu les troupes du Mahdi et aidé à la reconquête du Soudan. Si l'on doit avant tout rendre hommage à la vaillance des soldats qui la composaient, on ne saurait passer sous silence le rôle de quelques aventuriers européens qui guidèrent ses premiers pas : en Arabie, c'est Vaissière ; au Soudan, c'est Bethune English ; en Morée et en Syrie, ce sont Soliman Pacha et Mari Bey ; contre le Mahdi, ce fut en premier lieu Gordon Pacha.

Joseph-Marie-François Vaissière et George Bethune English débarquèrent à peu près simultanément en Égypte, au début du règne de Mohammed Ali.

Le premier fut envoyé en Arabie comme conseiller militaire d'Ibrahim Pacha. Pour prix de ses services, il reçut une forte gratification. Mais, en aventurier avide de jouissance, il la gaspilla rapidement. Voulant se refaire une petite fortune, il partit pour le Kordofan trafiquer la gomme et l'ivoire et, dit-on, s'adonner à la Traite des Noirs. On croit qu'il mourut à Khartoum, en 1861, dans le mystère qui avait toujours entouré son existence.

Le second accompagna Ismaïl au Soudan. Atteint d'ophtalmie, il dut rebrousser chemin. Il s'en consola en publiant ses notes relatives à la première partie de la campagne.

Ce n'est pas dans les abrégés d'histoire que nous retrouverions les noms de Vaissière et d'English ; ils n'ont d'ailleurs commandé que des bataillons irréguliers où l'élément indigène faisait encore défaut.

Un nom, connu de tous, est intimement lié à la glorieuse épopée de l'Égypte renaissante : c'est celui de Soliman Pacha. On ne saurait, en effet, vanter les premiers exploits de la jeune armée nationale, sans mentionner l'homme qui, après avoir porté sur ses épaules le poids principal de son organisation, s'est chargé de la mener victorieusement au combat.

C'est probablement l'ambition, bien plus que le goût de l'aventure, qui poussa le Colonel Sève à rechercher à l'étranger ce qui lui était désormais interdit dans son propre pays. D'ailleurs, en quittant la France, il avait pris soin de se faire munir d'une lettre de recommandation par son ancien protecteur, le Marquis de Ségur, à l'adresse du Shah de Perse, Abbas-Mirza, qui cherchait à parfaire l'œuvre militaire ébauchée par ses prédécesseurs. Sans doute, l'Égypte n'était-elle qu'une escale. Mais il plut à Mohammed Ali, et l'Égypte lui plut. Il y demeura et, du coup, adopta cette nouvelle patrie, changeant son nom de Sève en celui de Soliman. Et puisque la religion pouvait encore, en ce temps-là, demeurer un obstacle à son élévation au plus haut grade de l'armée, il embrassa l'Islamisme avec la même sincérité qu'il avait opté pour sa nouvelle nationalité. « J'ai vu, disait un voyageur français qui visita le camp égyptien de Morée, j'ai vu Soliman Bey assistant avec une ferveur angélique à la prière que l'Imam chantait devant sa tente. Je l'ai vu, fixant des regards sinistres sur les Arabes qui oubliaient l'humble attitude qu'ils doivent garder en ce moment. »

L'extrême faveur dont il jouissait auprès de son nouveau maître devait lui susciter fatalement la jalousie de quelques-uns de ses compatriotes, et plus particulièrement de cet autre organisateur de l'armée du Nizam, le tambour-major Mari,

devenu le Colonel Mari Bey, plus communément connu sous le nom de Békir Aga et le sobriquet de Tapin Bey. Chargé de discipliner une partie de l'armée à l'européenne, Mari y réussit, car il était intelligent et savait vite apprendre et bien enseigner. Il avait donc plus d'une raison de haïr son compatriote Sève, jadis moins aimé que lui de Mohammed Ali. Il le déclarait sans ambages au voyageur français Lauvergne : « Vous ne serez point étonné, lui disait-il, de la haine que je nourris pour lui, quand vous saurez que je suis corse et tout ce qu'il a voulu me faire ».

En effet, racontait-il, « pendant que nous instruisions les Arabes dans Alexandrie, le Pacha voulut un jour s'assurer de leur progrès ; je les fis manœuvrer devant lui et, l'exercice fini, il demanda à M. Sève ce qu'il en pensait. Ça ne va pas comme je voudrais, répondit-il ; d'ailleurs, la chose ne peut pas aller autrement, puisque Mari n'a jamais été dans nos armées qu'un tambour-maître ».

Il est étonnant qu'après la publicité donnée à cette rivalité mesquine, ces deux chefs militaires aient continué à servir si longtemps sous un même toit, puisque nous les retrouvons encore, au début du règne d'Abbas Pacha, à la tête de services importants : le premier comme major-général des troupes égyptiennes, le second, comme chef de la police des Étrangers.

Disons, en passant, que ces rivalités entre étrangers d'une même nationalité ou de nationalités différentes étaient chose commune. Mais les Français inclinent à attacher de l'importance à ces petites querelles de ménage. Le vétérinaire Hamont ne cesse de vitupérer le D^r Clot Bey ; Prisse d'Avennes nous découvre certains côtés peu flatteurs de l'existence des Francs ; même les consuls ou agents français trouvaient le moyen d'attaquer leur ancien collègue Drovetti.

Ils n'employaient pas toujours le ton sarcastique. Souvent, sous le couvert d'une anecdote humoristique, racontée, en apparence, sans arrière-pensée, l'écrivain distillait son venin.

Voici, à titre d'exemple, en quels termes parle le médisant Maxime Du Camp de Mari Bey, qu'il visita en 1849.

« Mari Bey habitait une grande maison sur l'Ezbékiah et y ouvrait un salon où l'hospitalité musulmane se mêlait au sans-façon du soldat-parvenu. Il était marié... et sa femme paraissait colossale à côté de son Békir Bey, qui était un petit homme à face rondelette et de chétive apparence. Dans le salon de M^{me} Mari, l'on était admis sans être obligé de montrer son contrat de mariage. Un soir, Békir Bey voyant entrer chez lui un monsieur et une dame qui lui avaient été recommandés, les présenta à la maîtresse de la maison en disant : M. X et sa femme de voyage. Tout le monde rit. Békir Bey s'excusa de son langage incorrect et reprit : « J'ai voulu dire M. X et sa « concubine ».

Mari Bey représente un type d'aventurier qui était fatalement condamné à disparaître avec la formation des premiers cadres militaires égyptiens. On ne pouvait, en effet, admettre désormais que de simples soldats étrangers pussent avoir le pas sur des officiers nationaux régulièrement instruits de l'art militaire dans des écoles fondées à cet effet.

Néanmoins, l'instabilité de la conquête égyptienne au Soudan exigeait non pas tant des stratèges de classe, que des hommes ayant les nerfs solides et l'instinct aventureux. Beaucoup d'étrangers qui remplissaient ces conditions s'engagèrent au service du Gouvernement khédivial. Parmi eux, Gordon Pacha représentait incontestablement le type accompli du guerrier-administrateur.

Gordon n'est pas un aventurier au plein sens du mot. C'est un militaire qui a fait sa première expérience de la guerre devant Sébastopol. L'inaction quasi-totale où il se trouva cantonné, après la terrible épreuve de Crimée, n'était pas pour lui plaire. Aussi fut-il un des premiers volontaires à partir pour l'Expédition de Chine. Les autorités impériales chinoises, qui eurent vite fait d'admirer son courage,

l'engagèrent à leur solde. Il devait bientôt leur apparaître comme une sorte de génie de guerre.

Pourtant, ce jeune homme de 29 ans, qu'on pouvait voir, au moment du combat, le cigare aux lèvres et la canne à la main, indifférent aux balles qui sifflaient autour de lui ; cet officier, qui avait assisté à tant de féroces combats, ne pouvait résister au spectacle de la misère humaine. N'alla-t-il point, pour contribuer au soulagement des malheureux, jusqu'à se défaire de la médaille d'or que lui avait offerte le Gouvernement chinois en récompense de ses services ?

C'est à cet homme énergique et profondément humain que le Khédivé fit appel pour pacifier les Provinces équatoriales et mettre fin à la Traite des Noirs dans ces contrées. Gordon, qui désespérait alors de ne pouvoir participer à l'Expédition anglaise d'Abyssinie, s'empessa d'accepter l'offre, non sans avoir exprimé le désir que ses émoluments soient réduits de L. E. 10.000 à 2.000 seulement.

A ce dédain des richesses, Gordon joignait une grande puissance de travail. Insensible à la fatigue, se passant de sommeil, couvrant le jour comme la nuit des distance énormes à dos de chameau, il supportait à merveille ces courses qui, sous la chaleur écrasante, épuisaient les indigènes eux-mêmes.

Peine perdue ! Il s'aperçut bientôt qu'il avait à combattre non seulement la cruauté, l'avidité, l'obstination des marchands d'esclaves acharnés à défendre leurs moyens d'existence, mais encore l'indifférence et l'apathie des victimes elles-mêmes.

Un moment, il désespéra. Pour le maintenir à son service, le Khédivé le nomma Gouverneur général du Soudan. C'est dans ce poste qu'il dut faire face à la terrible révolte des Mahdistes. Longtemps il lutta dans Khartoum assiégé, contre la famine, le découragement, et la trahison. Il aurait pu, au prix de sa liberté, sauver son existence. Il préféra mourir en brave, comme il avait toujours vécu.

*
* * *

Peu d'aventuriers-militaires furent marqués d'un destin aussi tragique que celui de Gordon Pacha. En revanche, peu d'entre eux jouirent, dans leur retraite, d'une réelle aisance matérielle : les galons gagnés sur les champs de bataille ne sont point des titres à la fortune ! S'exposer constamment au péril et devoir se contenter le plus souvent d'une maigre ration de gloire, voilà bien deux raisons peu susceptibles de tenter des hommes auxquels on pouvait dénier toute valeur intellectuelle ou morale, mais dont il ne fallait point minimiser les rêves grandioses qu'ils se formaient en quittant leur terre natale.

Un domaine entièrement nouveau s'offrit à eux de bonne heure : il était susceptible à la fois de satisfaire leur esprit aventureux, tout en présentant un minimum de danger, et de favoriser leur amour du gain : ce domaine, c'était l'archéologie.

Lorsque la « Pierre de Rosette » eut été déchiffrée, une foule de gens qui n'étaient pas demeurés insensibles au charme des merveilles antiques se passionnèrent pour cette science. Profitant de la sécurité qui régnait depuis Alexandrie jusqu'à Khartoum, des savants, des collectionneurs, et, naturellement, des aventuriers, se ruèrent à la recherche d'antiquités précieuses. Chacun voulut avoir son musée particulier, ou attacher son nom à quelque découverte.

Nous ne ferons que rappeler les noms de Champollion et de Prisse d'Avennes, que les écrivains contemporains nous ont rendus familiers. Quant à Wilkinson, que le Comte d'Estourmel surnomma le « Champollion anglais », il n'a rien d'un aventurier.

Nous connaissons, d'autre part, l'activité archéologique des consuls Salt et Drovetti : le premier alla jusqu'en Éthiopie

pour suivre les traces des anciens vestiges pharaoniques, tandis que le second poussait une pointe jusqu'à Siwa pour observer les ruines du Temple de Jupiter Ammon. Salt et Drovetti étaient de grands collectionneurs et l'un d'eux, au moins, un grand trafiquant d'antiquités. Leur rivalité nous a été racontée en détail dans la relation de cet autre aventurier de grand style qu'est Giambattista Belzoni.

Belzoni est ce type d'hommes qui, munis d'un bagage très élémentaire de connaissances variées, se lancent tête baissée dans l'aventure. Nous l'avons classé parmi les archéologues ; nous aurions pu le classer ailleurs, si la chance lui avait souri dans d'autres domaines. Suivons-le pas à pas dans sa carrière mouvementée.

Belzoni est un Italien de Padoue. Il faisait des études pour se préparer à l'état monastique, mais amassait simultanément des connaissances dans diverses branches. L'entrée des armées françaises à Rome lui fournit un prétexte idéal pour quitter le couvent, et il donna désormais libre cours à son instinct nomade.

Or, tandis qu'il parcourait les pays d'Europe, il apprit que Mohammed Ali avait l'intention d'introduire dans ses États l'irrigation pérenne. Il accourut en Égypte, et là, eut le privilège de rencontrer à deux reprises le Vice-Roi : la première fois, pour lui faire part d'un projet de machine hydraulique, la seconde fois pour expérimenter cette machine en sa présence. Mais, au moment de mettre le système en marche, quelque chose se brisa et l'expérience échoua piteusement.

Belzoni en fut déçu, mais non point découragé. Car, lui, qui n'avait jamais vu auparavant un monument pharaonique, s'était découvert soudainement l'âme d'un archéologue. Il ne craint pas le ridicule lorsqu'il écrit dans son ouvrage : « La vue des temples, des tombeaux et des pyramides m'avait rendu ces antiquités tellement familières, que je n'ai pu

m'empêcher de me livrer à des conjectures sur leur origine, et sur le but de leur construction. » Il faut reconnaître, néanmoins, qu'il eut la main assez heureuse pour découvrir l'entrée de la Pyramide de Chéops, du grand temple d'Ypsamboul, ainsi que quelques tombes des Rois de Thèbes.

Certes, on peut admirer Belzoni, comme on peut demeurer insensible à ses exploits, qui sont en grande partie l'effet d'un heureux hasard. Mais on ne saurait lui nier une certaine audace qui faisait défaut à son contemporain Robert Hay.

Robert Hay est certainement digne d'intérêt et de sympathie, mais il dément pour ainsi dire la conception que l'on se fait ordinairement d'un aventurier. Il était riche, en même temps qu'admirateur enthousiaste de l'architecture égyptienne. Il se contentait de recueillir tous les hiéroglyphes de l'Égypte, les copiant littéralement, avec la plus scrupuleuse exactitude. Les gens s'étonnaient et presque se moquaient de la persévérance qu'il mettait depuis plusieurs années à transcrire ainsi les caractères d'une langue qui lui était restée inconnue et qu'il écrivait sans la lire. Néanmoins, dans un temps où, par l'avidité ou la faute d'aventuriers ignorants, l'héritage antique de l'Égypte menaçait ruine, n'est-il pas admirable, ce dévouement absolument désintéressé d'un riche voyageur ?

Citons, enfin, parmi tant d'autres, Paul-Emile Botta, que Du Camp nous présente comme un homme « hospitalier, érudit, archéologue perspicace, connaissant toutes les langues de l'Orient, maigre comme un ascète, inquiet, nerveux, fou de musique, mangeur d'opium et charmant. »

*
* *

Ici, je me permettrai d'ouvrir une petite parenthèse. N'est-il pas temps de nous demander ce qu'est au juste un aventurier ? On l'a défini : une personne qui s'engage volontiers dans

des entreprises hasardeuses, ou, par analogie, une personne qui s'abandonne à une vie d'intrigues et de hasard.

On peut donc être un aventurier et n'avoir pas senti l'odeur de la poudre et du sang, ou affronté des obstacles périlleux. On peut même échapper à la banalité de l'existence dans son propre pays, et la retrouver ailleurs.

Témoin, l'Italien Giovanni Finati, conscrit des armées napoléoniennes, qui s'enfuit en Albanie, puis en Égypte. Ce déserteur ne trouva rien de mieux à faire, une fois établi en Alexandrie, que de s'enrôler comme volontaire dans une compagnie en partance pour le Hedjaz, et de participer, comme simple soldat, à la Campagne d'Arabie, sous le nom de Mohamed Efendi. A son retour, il quitta pour tout jamais l'uniforme, en même temps qu'il divorça d'une indigène qu'il avait épousée avant son départ. Il n'eut plus désormais d'autre ambition que de servir de guide aux Européens désireux de visiter les lieux les moins fréquentés de l'Asie et de l'Afrique.

Finati eut une carrière relativement mouvementée, comparativement à d'autres aventuriers qui échouèrent dans des postes quelconques de l'Administration. Il serait peut-être exagéré d'affirmer que l'existence de ces aventuriers-fonctionnaires (je passe sous silence le contraste choquant qui existe entre ces deux qualificatifs) se soit déroulée entièrement entre les quatre murs qui tenaient lieu de bureau, et les quatre autres qui tenaient lieu de logis. Même en entrant dans le cadre niveleur de l'Administration, certains aventuriers n'abdiquèrent point quelques-unes de leurs caractéristiques personnelles, qui les rendaient si sympathiques à leur entourage.

Voici l'exemple de M. Heim. M. Heim dirigeait une fabrique au Vieux-Caire. Cet homme aimable, de mœurs très douces, passait pourtant le plus clair de ses loisirs à tonner contre les rois, à appeler de tous ses vœux l'avènement de la

République, et à faire réciter aux sujets du Pacha le catéchisme républicain. Ceux qui lui rendaient visite pouvaient entendre ses jeunes élèves à nonner dans un mauvais français : « Je suis un homme libre, Égyptien, et Républicain par choix. »

M. Heim n'écoutait pas les conseils prudents de ses collègues français. Quand le Pacha le fit un jour venir pour savoir ce qu'était au juste une République, Heim n'hésita pas à lui répondre : « Si l'Égypte était une République, Votre Hautesse serait le peuple, et le peuple serait le Pacha. »

Mohammed Ali s'en égaya. La théorie de M. Heim ne l'inquiétait nullement, car il savait que, dans la pratique, ce fonctionnaire, dont la probité était au-dessus de tout reproche, lui était dévoué et respectueux.

Bien moins fougueux est le saint-simonien Machereau. On a pu se demander bien des fois pourquoi cet homme a déserté son pays, alors qu'il n'avait ni une âme d'apôtre, ni celle d'un aventurier. Qui l'a vu lâcher spontanément la brosse et la palette — car il était peintre de profession — et suivre le Père jusqu'en Orient, n'aurait jamais cru que ce même Machereau s'écarterait des hommes de sa secte et se contenterait du modeste emploi de professeur de dessin à l'École de Cavalerie de Guizeh.

La première chose que fit Machereau, dès qu'il eut touché son premier mois de solde, fut de courir au bazar s'acheter un caftan, un turban et des babouches. Devenu musulman sous le nom de Mohamed Effendi, il s'éprit d'une jeune indigène. Mais il n'était pas riche ; elle, par contre, avait un père cupide et une nature ambitieuse. Elle lui préféra les bijoux de son rival, qui n'était autre que le Colonel Varin Bey.

Le pauvre Machereau regretta l'ingrate, mais pas pour longtemps. Car, Goupil Fesquet, qui accompagna Horace Vernet en 1839, au Caire, le trouva en compagnie d'une épouse égyptienne qu'il affectionnait particulièrement.

Incurie et bonté sont les traits distinctifs de Machereau. Ses élèves et ses amis disaient comme terme de comparaison : sale comme le bon Machereau.

L'enseignement du dessin occupait toute sa journée. Mais le soir, pour se délasser, il quittait son turban, son caftan et ses babouches, et faisait son apparition sur les planches du « Teatro del Cairo », où il se taillait un gros succès.

Malgré les difficultés quotidiennes, Machereau se démenait tant bien que mal. Mais quand l'École de Cavalerie fut supprimée, il ne put subvenir, avec la modique pension qu'on lui servait, aux charges de sa nombreuse famille. Soliman Pacha eut pitié de sa détresse ; il le recueillit chez lui, où, en échange d'une allocation mensuelle, l'ancien peintre se chargeait de décorer les murs du Palais du Vieux-Caire, de tableaux immortalisant les victoires du grand soldat.

Saïd Pacha le nomma directeur de son théâtre particulier. Mais les jours du vieux Machereau étaient comptés. Et quand il quitta ce monde, il le fit de la même manière qu'il avait toujours vécu... très discrètement.

Nous avons décrit en Machereau un instituteur consciencieux, tout au plus fantaisiste. C'est dans le Conseil de l'Instruction Publique qu'il nous faut aller chercher une figure plus originale, un aimable bonhomme d'ailleurs, à la figure rose et poupine, Emile-Thimothée Lubbert Bey, ancien directeur de l'Opéra de Paris. Légitimiste et ruiné par la Révolution de Juillet, il chercha refuge en Égypte, où le consul Mimault le protégea.

Maxime Du Camp, qui savait ridiculiser aussi bien les personnages que leurs idées, prétendait que Lubbert avait horreur de tout ce qui pouvait ressembler à un gouvernement libéral ; à un tel point qu'il s'écria, un jour que l'on parlait des visées de l'Angleterre sur l'Égypte : « Ah ! Grand Dieu ! L'Angleterre établirait ici le régime parlementaire ! Que deviendrons-nous ! Je ne vois que la Russie où je

pourrais me réfugier, et encore le climat serait contraire à ma santé.»

La conversation de Lubbert était aussi variée que recherchée. Car, ne perdons pas de vue que la colonie française d'Égypte, quoique la plus nombreuse, avait à résoudre un grave problème, celui des distractions. En Égypte, à cette époque, les amusements étaient rares. On allait bien, occasionnellement, applaudir quelques troupes d'amateurs ; mais on fréquentait davantage les salons tenus par les membres aisés de la Colonie.

Dans ces salons, la compagnie de Lubbert était disputée. C'est parce qu'il dînait le plus souvent dans une maison française, où il payait son écot en narrant des historiettes de coulisses qu'il avait collectionnées au cours de sa vie de théâtre, que Lubbert s'est vu qualifier par Du Camp de « parasite habile, qui avait résolu le problème, difficile partout, presque insoluble au Caire, de dîner chaque soir en ville, tout en ne laissant jamais pénétrer personne dans sa maison. »

Je ne voudrais pas affirmer que l'on rencontrait communément dans les administrations l'originalité d'un Heim, la fantaisie d'un Machereau ou le charme d'un Lubbert. Toutefois, ces trois exemples suffisent à nous démontrer que dans les officines gouvernementales de l'époque, l'originalité, voire la gaieté, étaient encore tolérées. Pussions-nous découvrir de nos jours des émules dignes de leurs prédécesseurs !

*
* *

Pourtant, l'Égypte ne devait pas demeurer longtemps un centre exclusif d'attraction pour des aventuriers assoiffés d'information, d'émotion ou de richesses. Certains, qui commençaient à dédaigner la vie régulière à laquelle on les accoutumait, s'engagèrent résolument au cœur de la Nubie. Ils

devaient être bientôt suivis par une foule de gens animés du même besoin d'aventures.

Nous ne pouvons, évidemment, les citer tous, et, s'il nous fallait parler de quelques-uns des plus célèbres seulement, nous hésiterions longuement avant de déterminer notre choix.

Devrions-nous, en effet, accorder la préférence aux premiers explorateurs, tels que Sélim Bimbachi, Russegger, Arnaud, le minéralogiste Caillaud, les aventuriers Brun-Rollet et Lejean, l'infortuné D^r Cuny? Devrions-nous plutôt nous intéresser aux grands explorateurs : George Schweinfurth et le D^r Schnitzer, *alias* Emin Pacha ; Stanley et Samuel Baker ; Livingstone et Nachtigal ; Speke et Chaillé-Long ; Gessi et Beltrame? Ou bien, la tragique épopée d'Auguste Linant de Bellefonds et de Munzinger Pacha serait-elle plus digne de nous émouvoir? Ceci, sans omettre, bien entendu, Zobeir Pacha, fameux négrier du Soudan méridional qui, après avoir tenu tête au Gouvernement khédivial, n'hésita pas, lorsqu'il lui fallut sauver sa peau, à abdiquer provisoirement ses ambitions personnelles, et à prêter main-forte aux gouverneurs de Khartoum.

Aventuriers ou fonctionnaires appointés, simples trafiquants d'ivoire et d'esclaves, ou savants explorateurs, ils sont tous dignes d'admiration ou à tout le moins d'intérêt.

Ils nous ont d'ailleurs laissé maints récits passionnants, dans lesquels ils relatent les moindres détails de leurs randonnées.

Nous avons pu, grâce à eux, nous rendre compte de tout ce que de simples mortels sont capables d'endurer par amour de la science, par goût de l'aventure, ou par esprit de lucre et de rapine.

Nous avons pu les suivre dans leurs tribulations quotidiennes, se débattant contre l'hostilité du climat, la malveillance des tribus nègres, la trahison de leurs hommes.

Ils nous ont décrit leurs sensations lorsque, isolés entre le

ciel et la terre, privés de vivres et de remèdes, terrassés par la fièvre des tropiques, ou cloués à leurs grabats par la dysenterie, ils étaient tour à tour partagés entre l'espoir et le découragement.

Ils nous ont, enfin, raconté leurs visions d'horreur : des légions de fourmis blanches dévorant tout sur leur passage, des meutes d'hippopotames cognant furieusement de la tête contre les frêles embarcations de transport, des crocodiles surgissant au moment le plus inattendu pour dévorer un malheureux étendu nonchalamment sur les berges du fleuve. Même quand le roi d'Ouganda, M'tésa, voulait honorer ses visiteurs, il leur offrait un sacrifice de plusieurs victimes humaines.

Quant aux négriers, ils n'ont point poussé l'audace jusqu'à publier le récit de leurs exploits. D'autres ont parlé pour eux. Ils nous ont décrit leur cynisme et leur brutalité, de même que l'odieux traitement qu'ils infligeaient aux esclaves.

*
* *

Dans un pays neuf comme l'Égypte, où tout était à refaire, alors que les hommes capables manquaient sur place, l'étranger devait fatalement se tailler une place de choix.

Comme dans toute immigration, il y eut nécessairement de bons et de mauvais éléments. Il n'est pas dans notre intention d'entreprendre le procès de ces Européens. Sachons leur gré seulement de nous avoir retrempés dans cette fiévreuse, mais pittoresque atmosphère, d'un pays en voie de régénération, dans un siècle qui n'était ni celui de la vitesse, ni celui du travail en commun.

Qui sait si les progrès du machinisme permettront à ce magnifique étalage de caractères de se développer une fois de plus ? En attendant, le plus bel éloge que nous puissions

faire de ces aventuriers, n'est-il pas de comparer leurs vies passionnées avec la routine habituelle de nos existences ?

C'est en renouvelant fréquemment ces incursions dans le passé, que nous nous évadons un moment de la trop cruelle banalité qui nous entoure. Et puisque l'Histoire peut nous rendre ce service, il est délicieux de recourir souvent à elle !

Jacques TAGHER.

VOYAGEUSES ET AVENTURIÈRES EN ÉGYPTÉ AU XIX^e SIÈCLE.

Toutes les femmes aiment les voyages, parce qu'elles gardent toujours au fond du cœur le goût secret de l'aventure, cette aventure toute personnelle, ce voyage qui est un rêve subjectif, et pour lequel elles emportent un tout petit miroir : l'imagination. La vérité peut s'y mirer tout à l'aise, rire et danser. Tant pis si elle n'est pas satisfaite. Après tout, un voyage est un pays sans frontière ni lois, où chacune trouve ce qui lui ressemble : l'aventurière des aventures, et la voyageuse des connaissances. C'est surtout à partir du XIX^e siècle que les unes et les autres visitent le pays du soleil et des temples et écrivent leurs souvenirs.

Citons les plus connues.

La première femme pénètre clandestinement en Égypte en 1798. Car qui reconnaîtrait dans ce chasseur à cheval des armées de Bonaparte la plus jolie des Françaises ? Si jolie et si blonde que son mari, le lieutenant Fourès, n'a pu s'en séparer. Tout va bien sur le navire, tant qu'au fond de la cale elle se cache en un réduit obscur. Mais au grand soleil d'Égypte, Bonaparte qui a 29 ans, ne tarde pas à la remarquer. Il envoie Fourès en mission pour la France. En route, les Anglais le capturent et, non sans malice, le

débarquent en Égypte. Vous devinez la fin : Marguerite Pauline obtient le divorce et les soldats ne l'appellent plus que M^{me} la Générale ou encore Cléopâtre.

En 1812, l'Égypte accueille avec honneur la célèbre nièce de Pitt, Lady Stanhope, aventurière de grande classe.

Vient ensuite une voyageuse allemande, en 1820, la baronne Wolfardine de Minutoli, qui accompagne son époux, général distingué, amateur de l'égyptologie naissante.

Après elle, l'aventurière hollandaise, Ida de St.-Elme, la fameuse « Contemporaine », au passé tumultueux qui vint en Égypte en 1828, pour employer ses propres paroles, dans le but d'apprendre quelque chose de nouveau, ayant épuisé les plaisirs d'une vie désordonnée, vagabonde, passionnée et dissipatrice.

Et voici de 1834 à 1836, parties à la suite des Saint-Simoniens missionnaires du progrès, le groupe des Saint-Simoniennes chercheuses d'aventures dont les plus remarquables sont : Clorinde Rogé et Suzanne Voilquin, ensuite une voyageuse, la Comtesse Agenor de Gasparin, qui entraîne son époux en Égypte, en 1847. Protestante idéaliste et sentimentale, elle est aussi très spirituelle ainsi qu'en témoigne son *Journal d'un Voyage aux pays du Levant*.

En 1857, osera-t-on appeler ceci une aventure ou même un voyage, la triste visite de l'illustre tragédienne Rachel, que la phtisie dévore, et qui remonte le Nil, étendue sur la chaise-longue de sa dahabieh, dans le vain espoir de guérir ?

Certes, d'un genre différent est cette femme de lettres excentrique séparée de son mari, Olympe Audouard. Elle séjourna au Caire en 1864 et 1865, se plaisant à récolter les plus scandaleux cancans sur la cour d'Égypte, relatant les plus affreux crimes et atrocités des harems, qu'elle prétend nous découvrir dans son livre, *Les mystères de l'Égypte dévoilés*.

Et, enfin, en voici une qui lui ressemble étrangement : femme de lettres, aventurière et séparée de son mari, la très

célèbre Louise Colet, qui réussit à se faire inviter à l'inauguration du Canal de Suez, en 1869.

Mais celle qui fut l'amie de Flaubert et la muse de Victor Hugo, de Cousin, de Musset et de plusieurs autres, n'est plus qu'une vieille douairière grincheuse de 69 ans lors de son arrivée en Égypte. Guère attrayante sous son voile épais, la démarche lourde, une ombrelle à la main, elle ne reçoit aucune des mille attentions qu'on réserve à une jolie femme. Elle critique tout et tous, et voudrait presque ressusciter ce pauvre Flaubert, pour lui reprocher son aventure, sans doute fort embellie, que le romancier eut vingt ans auparavant avec Koutchouk Hanem, grasse almée de Keneh.

La matière est abondante, car nombreuses sont celles que les mirages de l'Orient ont attirées. Aussi nous contenterons-nous de parler seulement de trois d'entre elles : Lady Stanhope, Suzanne Voilquin et la comtesse Agenor de Gasparin.

Lady Esther Stanhope, nièce du grand Ministre anglais Pitt, naquit en 1776. Après la mort de son oncle, elle voyagea plusieurs années en Europe, mais la plus belle, la plus intelligente et la plus riche des filles d'Angleterre, refusa de se marier. Est-ce à la suite d'un chagrin d'amour? Peut-être est-ce ce jeune général anglais, tué en Espagne, ou simplement l'esprit d'aventure, qui est cause de son départ pour l'Orient. Toujours est-il qu'elle s'embarquait un beau jour sur un navire anglais, transportant une grande partie de sa fortune en bijoux et en présents de toute espèce. Hélas, une tempête près de l'île de Rhodes jette le navire sur un écueil et le brise. Les flots engloutissent les trésors de Lady Stanhope, qui échappe avec peine à la mort et réussit à aborder sur une petite île déserte. Elle y reste 24 heures sans secours, jusqu'à ce que des pêcheurs la découvrent et la ramènent à Rhodes.

De retour en Angleterre, croyez-vous que Lady Esther se décourage? Point du tout. Elle rassemble les débris de sa

fortune, vend une partie de ses domaines, et charge de richesses un second navire. Cette fois le voyage est heureux. Elle débarque à Lattaquieh, en Syrie. Elle s'établit dans les environs, apprend l'arabe et se prépare à de grandes expéditions qu'elle fera avec une caravane toute chargée de riches présents destinés à être distribués aux tribus arabes. Nous passerons rapidement sur les aventures qu'elle eut en Syrie pour arriver en Égypte.

D'après les mémoires de son médecin, le D^r Meyron, le premier soin de Lady Stanhope en débarquant à Alexandrie en 1812, fut de se procurer de somptueux vêtements pour être reçue par le grand Mohammed Aly. Le Pacha, qui connaissait et recevait tant d'Européens, n'avait pas encore eu l'occasion de s'entretenir avec une dame européenne de haut rang.

Le jour fixé par l'audience, le souverain envoya cinq chevaux richement caparaçonnés d'après la mode mamlouke. Beaucoup d'égards furent montrés à Lady Stanhope à cette occasion. Un certain nombre de *sais* marchèrent devant elle et on lui accorda le privilège de ne descendre de son cheval qu'après avoir passé la grande porte. A tel point que les femmes du Palais crurent qu'il s'agissait du retour de Tousoun Pacha, fils de Mohamed Aly.

Quand la nièce de Pitt, vêtue d'un magnifique costume tout chamarré d'or, se présenta au Palais, elle fut reçue dans un pavillon situé dans le jardin du harem. Le Pacha à sa vue se leva et la fit asseoir sur un divan de satin écarlate recouvert de filigranes précieux. De délicieux sorbets furent présentés dans de belles coupes de cristal et le café servi dans des tasses enchassées de pierres précieuses.

Après cette audience, qui dura une heure, elle monta à cheval aux côtés du Pacha, puis, honneur suprême pour une femme, elle passa en revue les troupes qui défilèrent en son honneur.

Cette réception ne constitue, somme toute, qu'un trait de la vie aventureuse de Lady Stanhope, puisque, bien avant les héroïnes de Pierre Benoit, elle sera la Châtelaine du Liban.

Près de Saïda, elle s'était aménagé dans les ruines d'un couvent un palais splendide, avec des murailles crénelées, des kiosques, des jardins, des jets d'eau. Elle y vivra plusieurs années dans un luxe inouï, entourée d'une nombreuse cour, faisant même de la politique avec la Porte et l'Emir du Liban, le célèbre Béchir, et surtout avec les cheikhs des déserts de Baghdad.

Ce train de vie diminua rapidement sa fortune, malgré les emprunts qu'elle fit aux banquiers anglais et aux usuriers.

Alors, peu à peu, Lady Esther tomba dans une complète solitude. La plupart de ceux qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent, tandis que, faute de présents, l'amitié des Arabes s'attiédit.

Fléchira-t-elle sous l'infortune, cette énergique et généreuse Reine des Déserts? Moins que jamais. Elle se livre à l'étude des astres et de la magie, et se crée une religion, comme elle s'était créé un palais, religion faite d'amalgames juifs, chrétiens et musulmans.

En 1832, lors de son voyage en Syrie, Lamartine tint à se faire connaître de l'ex-belle ermite. Elle avait alors 66 ans. Mais le poète nous décrit avec enthousiasme la majesté, la pensée qui rayonne sur le front de Lady Stanhope, ceint d'une bandelette de laine pourpre, et son costume oriental, une « tunique de soie blanche qui recouvrait une robe d'étoffe de Perse à mille fleurs, fermée au cou par une agrafe de perles ».

Hélas, cinq ans plus tard, la célèbre Lady ne porte plus que des vêtements déchirés. Elle a vendu tout ce qu'elle possède de précieux et n'a plus assez de tasses pour offrir le café à ses hôtes. Elle renvoie son médecin anglais, et fait même tuer ses chevaux.

C'est dans une maison en ruines, dans une chambre où le toit crevé laisse passer pluie et vent, que va s'éteindre en 1869 cette Anglaise qui avait étonné le monde.

Lady Stanhope fut enterrée dans le couvent de Mar Elias.

*
* *

1834. — Une lettre datée du Caire parvient en France. Elle contient ces lignes écrites par le père Enfantin, fondateur du Saint-Simonisme : « Nous n'appelons aucune femme en particulier ; mais nous regarderons toutes celles qui viendront à nous comme envoyées par Dieu même. »

« Je n'attendais que cet appel, avouera Suzanne Voilquin, pour commencer mes préparatifs de départ. » Et, sans tarder, elle s'embarque à Marseille, le 13 novembre 1834, en même temps que d'autres saint-simoniens.

Avant de la suivre en Égypte, faisons connaissance avec son passé, car Suzanne Voilquin a 35 ans déjà et beaucoup d'histoires.

Petite fille aux élans mystiques, elle a grandi entre une mère timide et pieuse et un père que la prise de la Bastille avait rendu libéral. Aussi que d'oscillations subira cette petite tête entre la religion et la politique !

Elle n'est pas jolie, depuis ce jour où, à l'école des sœurs de Saint-Vincent, une grande élève lui a brisé l'os du nez avec sa raquette. Sa mère n'a jamais fait remédier au désastre, parce qu'elle préférait, disait-elle, la vertu à la beauté. Néanmoins, mince et frêle, comme une pauvre fille du peuple, Suzanne n'est pas dépourvue d'un certain charme pervers.

Quel est le lecteur qui, à travers les siècles, n'a pas été pris au piège de sa duplicité, nous dirons même de son hypocrisie, dissimulée par la fausse naïveté du style plaintif ? Certes, elle s'entend bien, la prude Suzanne, à glisser parfois sur certaines aventures et à en faire des sujets d'édification.

Auparavant, elle avait rencontré Eugène Voilquin et s'était mariée. Mais le saint-simonien qui avait fait d'eux des adeptes fervents sera la cause de leur séparation. En effet, Eugène Voilquin partit un beau jour pour l'Amérique avec une admiratrice.

Cet abandon chagrine un instant Suzanne. Mais bientôt consolée, elle vole vers l'Égypte. Nous la retrouvons au port de Boulac, où le père Enfantin est venu la recevoir. Puis, à travers Boulac, à dos d'âne, il la conduit au Caire. « Dans ce trajet, raconte Suzanne, je me sentis véritablement en Orient. Ici au moins, tout est nouveau pour une Européenne. » Elle est enchantée tout d'abord par ce qu'elle voit. Mais elle déchanté bientôt. « En examinant toutes ces maisons, écrit-elle, mes idées se rembrunissent ; j'y remarque une porte étroite et basse toujours fermée. Les fenêtres des étages supérieurs sont grillagées d'étroits losanges. En levant mon regard, je distingue de derrière ces grilles de grands yeux noirs nous regardant avec curiosité. La vue de ces recluses m'impressionne vivement. » Certes ce n'est pas notre aventurière qui aimerait être enfermée là-dedans ; et bien qu'elle se prenne très sérieusement pour une apôtre, elle est en réalité venue en Égypte beaucoup plus pour se distraire que pour faire de l'apostolat. Mais où va-t-elle habiter ? Eh bien, au Vieux Caire où loge toute une petite colonie française, entre autres le peintre Machereau qui l'amènera visiter les bazars du Caire.

Suzanne Voilquin se plaît à nous décrire sa modeste installation de « pionnier » : une maison à vingt piastres par lune, meublée d'un matelas de coton, d'une table, d'un tabouret et d'une natte de jonc pour couvrir le plancher.

Ces détails pourraient nous émouvoir si nous ne savions déjà que Suzanne avait accepté sans scrupules, en France, tous les dons que les admirateurs du Père lui avaient offerts. De même quand elle nous entretient du feu sacré qui brûle

dans son âme, on peut se demander de quoi il s'agit, puisque nulle œuvre pie n'apparaît à l'horizon.

Après avoir visité la citadelle, la nouvelle venue manifeste le désir de voir les Pyramides de Guizeh. Une excursion s'organise avec une amie Clara et quatre compagnons. Au bout d'une demi-journée de marche, ils arrivent épuisés, et à peine la visite terminée que la nuit tombe. Force leur est de la passer dans une cabane d'Arabe. « Celui-ci, relate Suzanne, partagea généreusement sa hutte avec nous, puis chacun s'organisa comme il put, dans son coin, pour attendre le jour. Bientôt il se manifesta parmi nous une agitation qui devint générale. Elle se traduisit par une première plainte : — « Que de puces, dit l'un. — Moi, dit un autre, j'en ai des milliers qui me torturent ; le homard cuit n'est pas aussi rouge que ma peau. » Toute la nuit, chacun se plaignit, changea de position et ne put dormir. Enfin, le matin arriva ; et, dans cette nouvelle bataille des pyramides, nous restâmes les vaincus. »

Toujours avec Clara, Suzanne se rend aux bains publics. Là « elle observe ces Orientales aux mille nattes entremêlées d'un nombre plus ou moins grand de pièces d'or... C'est sur le petit tarbouche placé au sommet de la tête que se posent et s'étagent les fleurs, plumes et perles précieuses. »

Toute cette élégance d'intérieur étonne l'ancienne petite brodeuse française, qui aimerait tant avoir une belle robe pour assister à la grande fête que donne Soliman Pacha en l'honneur du Maréchal Marmont de passage au Caire. « Le père, dit elle, m'avait fait inviter. J'en étais joyeuse ; tous nos amis du Caire s'y trouvaient. Clorinde seule valsa ; je me refusai obstinément à toute sollicitation ; je ne trouvai pas mes toilettes de voyages suffisamment fraîches pour les mettre en évidence devant tous ces gros Turcs. » Hélas le beau temps ne dure pas. Une terrible épidémie de peste se répand bientôt sur la ville. Malgré les sollicitations du père,

Suzanne refuse de se réfugier à Thèbes. Infirmière improvisée du Docteur Dussap, courageux Saint-Simonien, elle soigne avec lui les pestiférés. Elle ne s'arrête que le jour où ce dernier tombe, frappé à son tour par la maladie. Il faut croire que la réputation de Suzanne Voilquin est bien mauvaise, car non seulement elle ne recevra aucun éloge pour sa conduite héroïque mais M. Toppel, consul de France, l'accusera, d'avoir volé le médecin Dussap après sa mort. A la suite d'une enquête on lui fera des excuses. C'est encore en qualité d'infirmière que Suzanne visitera le Harem turc. Là on lui demande des recettes pour maigrir, pour avoir des enfants. Mais sa science ne va pas plus loin que celle de Chamas, ce médecin du Caire, dont Maxime du Camp disait, qu'il était incapable de distinguer « une fracture d'un rhume de cerveau. » Mais son séjour en Égypte touche à sa fin. En effet, à la suite de la faillite de l'aventure saint-simonienne, elle décide de quitter le lieu de son apostolat manqué. Elle assistera à un mariage oriental, avant de quitter définitivement le Caire, en août 1836, le cœur triste de souvenirs.

S'en ira-t-elle les écrire au coin de sa cheminée, le soir, comme une sage bourgeoise? Oui, quand elle sera bien vieille, car à peine rentrée en France, Suzanne Voilquin repart pour la Russie.

*
* *

Il est temps de clore le chapitre des aventurières, pour parler d'une voyageuse, car voici la charmante Comtesse Agénor de Gasparin.

Suivons-la à bord de la cange ou en compagnie de son époux, ancien politicien. Elle visitera par étapes, durant deux mois, l'Égypte et la Nubie. On éprouve à son égard beaucoup de sympathie, peut-être à cause de son idéalisme un peu naïf, comme seule une femme bonne en est capable, peut-être à

cause de cette exquise faculté de passer si facilement du triste au gai, ce en quoi elle rappelle Madame de Sévigné, une madame de Sévigné qui serait venue en Égypte. Et si son style poétique se perd parfois en longs discours de morale à réminiscences bibliques, il a l'excuse d'être celui d'une anti-esclavagiste.

Tout l'enthousiasme : « La nature riante et verte », « les longues figures drapées à la manière antique », « les palmiers qui dentellent la rive du Nil ».

Musicienne, Madame de Gasparin ne manque pas de noter en musique, à la pâle clarté de la lune, les chansons de matelots noirs accompagnés de la daraboukka et de la zoumbara.

Mais elle est aussi protestante et missionnaire et cette cange, où l'on célèbre le culte tous les matins, doit s'immobiliser le dimanche. On éclaire ces pauvres Nubiens en leur traduisant, pour commencer un traité intitulé : *Le maître et l'esclave*. Imaginez ce que dut penser le Raïs Hassan et son équipage lorsqu'ils virent ce khawaga et sa dame, arrêter la barque toute une journée et leur expliquer un livre en main, avec force gestes et traductions, la théorie de la liberté et l'égalité des fils d'Adam. Ce petit sermon est le prélude à bien d'autres, où le comte Agénor, partageant le tendre idéalisme de sa femme, leur parlera du ciel et des bienfaits de la prière.

Certes, la population des villages n'est pas moins étonnée. A chaque escale, les époux calvinistes distribuent des manuels de piété et des Nouveaux Testaments aux hommes. Aux jeunes filles, des aiguilles, une bobine de coton et des ciseaux.

Partout, on les entoure, on les suit. Un gros Copte à la face réjouie leur demande de l'argent pour bâtir un couvent. La bonne Madame de Gasparin n'arrive pas à se débarrasser de l'encombrante escorte aux bakhchiches. Elle se réfugie dans les temples, où Abdallah, son guide, lui parle de « Lepsius et de Champignon ».

Que d'escalas diverses. Un jour Louksor et son immense hypostyle encombré, jusqu'au tiers des colonnes, de tas de blé, d'orge de doura, contribution des fellahs au Pacha. Puis, Karnak, Denderah, Guirguez, Abydos, où même sous les tempêtes de sable, elle s'astreint à prendre des croquis.

A Assiout, l'ancienne Lycopolis, la très pieuse Comtesse méprise les cavernes sépulcrales des dieux loups, et court au devant de la caravane d'esclaves que les marchands arabes ont amenés hier du Darfour. Elle pleure d'impuissance à la vue de ces petits nègres, arrachés à leurs mères et offre un collier rouge à une jeune négresse, qui s'enfuit en tremblant. Mais si Madame de Gasparin sait pleurer, elle sait rire aussi, et tracer d'une main légère le portrait d'Ali. « Ali s'est fait beau. Il a mis une robe de toile bleue toute neuve ; par-dessus celle-ci une autre, de toile bleue encore, mais usée et déteinte. Il a tourné la toile éblouissante d'une écharpe autour de sa tête ; il attache solidement dessus un vieux chapeau gris. Ses jambes pendent nues des deux côtés de son âne ; seulement il a chaussé une paire de souliers vernis trop longs de 4 pouces. Il faut des prodiges d'adresse pour les maintenir sur le bout de ses orteils. Ainsi fait, Ali a l'air d'un singe en goguette. » Voilà qui est vivant et pris sur le vif. Qui de nous, sur une route de campagne, n'a pas rencontré ce Sancho Pança local ?

Tout de même, l'archéologie n'est pas une science féminine, car la touriste, épuisée de fatigue au bout d'un mois, ne saute plus de la barque au cri fatidique « un temple » ; elle a une furieuse envie, selon sa propre expression, d'envoyer les temples « paître aux oies ».

Enfin voici le Caire.

Il y a tant de choses à voir : de la belle mosquée d'Hassan à l'obélisque d'Héliopolis, « dont l'aiguille sort d'un nuage de pétales rosés ».

Mais partout, quelle est cette inquiétude ? Le Pacha est-il

mort? Nul ne le sait, depuis quinze jours qu'il a quitté l'Égypte, gravement malade. Même pas sa fille, la grande princesse, qui reçoit la voyageuse, dans son luxueux harem, avec une hospitalité tout orientale.

A défaut d'une audience avec le Pacha, la Comtesse de Gasparin nous rapporte à son sujet une anecdote. « Mohammed Ali avait arrangé le mariage de sa nièce avec le gouverneur de Dongola ; celui-ci se hâtait, mais les vents étaient contraires. Le Pacha s'impatiente, demande la cause du retard. Un mauvais plaisant ou un envieux répond que le futur époux amène beaucoup de barques avec lui, que cette flotte gêne sa marche.

— Et qu'y a-t-il dans ces barques?

— Son harem, Altesse, un harem nombreux qu'il vient d'acheter pour faire honneur à la princesse.

— Ah, un harem. Faites appeler X. C'était un officier.

— Je te fais Bey, lui dit-il, je te donne ma nièce.

Trois jours après le gouverneur de Dongola arrive à Boulac. La flotte se range le long du bord. On en voit sortir quoi? . . . Une cargaison de singes, que le malheureux gouverneur destinait à sa fiancée.»

Hélas, de mauvaises nouvelles sont venues troubler l'âme éthérée du Comte Agénor et de son épouse et interrompre le cycle de leurs visites au Caire. Effectivement, ces royalistes convaincus apprennent avec douleur qu'en France la République est instituée. Disons-leur adieu au moment où ils quittent les rives du Nil.

*
* *

Quelle valeur faut-il attribuer aux expéditions féminines en Égypte, au XIX^e siècle? Sont-elles intéressantes par les difficultés à vaincre dans un périlleux voyage, ou par l'observation de l'époque elle-même et de ses curiosités?

Le troisième motif serait peut-être le meilleur. C'était l'heureux temps où l'on réfléchissait, où les femmes écrivaient leurs mémoires et cultivaient leur personnalité beaucoup plus que leur genre de beauté.

Il y a une différence non pas seulement de siècles entre Madame de Gasparin qui grimpe les Pyramides dans sa longue robe, hissée par deux bédouins, et une touriste américaine en pantalons qui devance le guide et s'exclame : « Oh ! it's so funny. »

Ce n'est pas parce que des voyageurs illustres et savants ont découvert l'égyptologie, revêtu le paysage des mille couleurs de leur imagination, pénétré avec intelligence la faiblesse et la grandeur d'un peuple, que les voyageuses doivent s'astreindre au silence. Leur relation diffère comme leur œil est différent ; c'est tout. Elle s'accompagne même d'une fine psychologie, car la psychologie sinon raisonnée du moins instinctive est un don que Dieu ne refuse à aucune femme.

C'est par la culture de l'esprit féminin, cet art délicat et subtil, qu'un voyage, qui reste la plus belle histoire du monde, devient l'histoire d'une femme et le reflet de sa personnalité !

Jeannette AYROU.

LA CHIRURGIE AU TEMPS DES PHARAONS.

LE PAPYRUS D'EDWIN SMITH.

L'histoire et l'égyptologie ont mis en évidence l'existence, dès un temps qui remonte à 3000 ans avant notre ère, d'une abondante littérature médicale dans tout le Proche-Orient et en particulier dans l'Égypte des Pharaons.

En dehors des inscriptions des temples, et des monuments funéraires, des manuscrits ont été préservés malgré les millénaires (1).

Les plus importants sont le papyrus Ebers, le papyrus médical de Berlin (N° 3038), le papyrus médical de Londres (British Museum N° 10059), le papyrus Hearst de l'Université de Californie—d'autres fragments ont été recueillis et publiés par Griffith et Gardiner.

Il en est un autre dont la valeur scientifique est considérable et dont l'histoire demeure mystérieuse ; c'est le papyrus d'Edwin Smith (2), véritable traité chirurgical au plan systématique et clair, qui remonte à l'Ancien Empire (3000-2500 avant notre ère).

(1) BRUNEL (A.), *La Médecine égyptienne au temps des Pharaons. La Revue du Caire*, janvier 1943 et novembre 1943.

(2) BREASTED (J. H.), *The Edwin Smith Surgical Papyrus*, Chicago, Illinois 1930.

Ce papyrus ne porte pas de nom d'auteur. Certains l'attribuent au grand Imhotep, prince des médecins de l'Égypte ancienne, et il est possible que ce soit le *Livre secret du médecin*, dont il est question dans le papyrus Ebers.

Quoi qu'il en soit, ce Traité de Chirurgie fut transmis de main en main au cours des âges et remanié sans doute par un chirurgien (vers 2500 Av. J.-C.), qui y ajouta des commentaires pour expliquer des expressions devenues inintelligibles en raison de la transformation de la langue.

Tel quel, ce traité est un document unique tant au point de vue de l'histoire de la pensée humaine que de la science elle-même.

Découvert sans doute dans un sarcophage par des voleurs en quête de bijoux, il fut vendu à Edwin Smith en 1862 durant son séjour à Thèbes.

D'une longueur de 4 m. 68, et de 0 m. 33 de large, il est fait de l'assemblage de 12 feuilles admirablement collées les unes aux autres, portant 17 colonnes d'inscriptions au recto et 5 colonnes au verso, soit 377 lignes au recto et 92 au verso.

Le scribe qui recopia ce traité de Pathologie externe, qui débute par les lésions crâniennes, puis traite des lésions thoraciques et de la colonne vertébrale, s'arrêta au milieu d'un mot, au milieu d'une ligne, ce qui fait que toute la partie traitant de la chirurgie interne demeure dans l'ombre et l'oubli.

Le verso de ce traité de chirurgie est une copie d'incantations et de recettes dont l'une prétend transformer un vieillard en un jeune homme (1) !

(1) 8 Incantations contre la Peste (ou les Épidémies) : 1 recette contre les troubles de la menstruation ; 2 recettes pour embellir et tonifier la peau du corps et du visage ; 1 recette pour transformer un vieillard en un jeune homme ; cf. BREASTED, *The Edwin Smith Surgical Papyrus*.

Le *Traité de Pathologie externe* tel qu'il se présente, comprend l'étude de 48 cas chirurgicaux, commençant par ceux de la Tête et du Crâne, puis du Nez, de la Face, des Oreilles, de la Nuque, de la Clavicule, de l'Humérus, du Sternum, des Épaules, puis de la Colonne vertébrale dont l'exposé est incomplet laissant malheureusement ce document sans sa suite normale.

1° *Tête*: 27 cas. — Crâne, 1-10; Nez, 11-14; Région Maxillaire, 15-17; Région Temporale, 18-22; Oreilles, Maxillaire Inférieure, Lèvres, Menton, 23-27.

2° *Cou et Nuque*: 28-33.

3° *Clavicule*: 34-35.

4° *Humérus*: 36-38.

5° *Sternum, muscles intercostaux, côtes*: 39-46.

6° *Épaules*: 47.

7° *Colonne vertébrale*: 48, incomplet.

Chacun des cas est étudié en suivant un plan défini, systématique et scientifique.

Il commence toujours par un *titre*, puis continue par l'*examen* de la lésion, le *diagnostic*, le *pronostic* et le *traitement*, enfin un *glossaire* contenant l'explication de termes anciens et obscurs dont le sens pouvait être délicat à l'époque où le scribe le recopiait.

Le *titre* consiste toujours dans l'expression: *Instructions*, suivi de la désignation de la blessure ou de la lésion et de la région intéressée.

Par exemple: *Instructions au sujet d'une plaie ouverte de la tête, pénétrant jusqu'à l'os et fracturant le crâne.*

Ou bien: *Instructions au sujet d'une plaie ouverte de la tête, pénétrant jusqu'à l'os, s'accompagnant de fracture du crâne et mettant à nu le cerveau.*

Ou bien: *Instructions concernant une blessure du bord supérieur du sourcil.*

Puis l'*examen*.

Par exemple : *Si tu examines un homme ayant... Tu palperas sa lésion,... Tu inspecteras sa plaie,... Tu examineras sa blessure,... Si tu trouves,... Tu diras à son sujet...*

Cet *examen* comprend en dehors des observations visuelles, olfactives et tactiles, les réponses du patient, l'étude de l'impotence fonctionnelle des membres, l'examen des mouvements volontaires et passifs. C'est un examen complet, discuté, réfléchi, aux bases scientifiques certaines.

Puis c'est le *diagnostic*, annoncé par ces mots : Tu déclareras au sujet de ce patient : quelqu'un ayant... toujours suivi du *pronostic*.

S'il est favorable : *C'est un mal que je traiterais.*

S'il est douteux : *C'est un mal que je combattrais.*

S'il est défavorable : *C'est un mal pour lequel il n'y a rien à faire.*

Enfin le *traitement*.

Il est dès à présent intéressant de noter que le chirurgien égyptien ne décide pas d'intervenir dans tous les cas, mais qu'il s'abstient d'agir, dans les cas pour lesquels « il n'y a rien à faire ».

Le traitement peut être purement *chirurgical* et *mécanique*, être une association de traitement *chirurgical* et de *médications externes* ou n'être qu'un emploi de *médicaments externes*.

Dans les cas à pronostic favorable, l'énoncé du traitement est suivi de la formule *jusqu'à ce que le malade guérisse*.

Dans les cas à pronostic douteux, l'expression *jusqu'à ce que tu saches que le patient a atteint le tournant décisif* est employée.

Voici un exemple choisi parmi les plus intéressantes observations de ce papyrus chirurgical et fort bien analysé par Breasted dans sa traduction du papyrus d'Edwin Smith.

C'est le cas 8 qui contient l'un des diagnostics les plus remarquables du traité et nous permet d'entrevoir l'étendue des connaissances anatomiques et physiologiques des chirurgiens égyptiens de l'antiquité.

Titre: « Instructions au sujet d'une fracture multiple de la base du crâne, les téguments étant indemnes. »

Examen: Si tu examines un homme ayant un écrasement du crâne, sous la peau de la tête, alors qu'il n'y a aucune lésion sur l'endroit du coup, tu palperas sa blessure. Si tu découvres qu'il y a un gonflement au-dessus de cette lésion crânienne et que son œil est dévié à cause de cette lésion, du même côté, et qu'il marche en boitant du côté de la blessure du crâne, à petits pas et en traînant le pied, tu jugeras qu'il s'agit de quelqu'un qu'une chose venue de l'extérieur a frappé violemment... alors qu'il présente des hémorragies par les narines et les deux oreilles, et souffre de raideur de la nuque.

Un mal pour lequel il n'y a rien à faire.

Traitement: « Le traitement consistera à l'asseoir, jusqu'à ce que son visage se recolore, et jusqu'à ce que tu saches qu'il a atteint le point décisif. »

Second examen: « Maintenant dès que tu auras localisé la lésion crânienne qui donne l'impression des ondulations du cuivre fondu, et que tu sentiras qu'il y a un frémissement et des battements sous les doigts comme au niveau de la fontanelle d'un enfant avant qu'elle ne se forme, ou bien lorsqu'il arrive qu'il n'y a ni battements, ni frémissements sous les doigts parce que le cerveau est déchiré, et que le blessé a des hémorragies nasales et par les deux oreilles, et qu'il présente de la raideur de la nuque, tu

déclareras à son sujet : un cas pour lequel il n'y a rien à faire.»

Dans les commentaires sur ce cas le chirurgien égyptien explique bien que la lésion ne doit pas être confondue avec une maladie interne, bien qu'extérieurement il n'y ait aucune trace de blessure et qu'elle ne se manifeste que par une déviation de l'œil du côté de la fracture et d'une hémiplégie du même côté.

Il insiste sur la cause externe à laquelle il convient de penser, à ce « quelque chose venu de l'extérieur qui a fracturé le crâne », « comme quelque chose qui pousse de l'extérieur », ajoute-t-il.

Ces relations faites par le chirurgien égyptien entre le côté de la tête ayant reçu le coup et le côté du corps présentant des lésions nerveuses nous montrent qu'il avait déjà, à cette époque, commencé l'étude des localisations fonctionnelles du cerveau. C'est là la plus ancienne observation médicale mettant en évidence les rapports entre le cerveau et le système nerveux périphérique.

D'autres cas nous exposent des observations aussi minutieuses, telle que l'émission d'urine et la paralysie des sphincters à la suite de lésion des vertèbres cervicales, et malheureusement il serait trop long de les analyser toutes.

Il convient de rappeler cependant que l'instrumentation des chirurgiens égyptiens comprenait des bistouris, des fraises pour perforer les os et drainer par exemple un abcès dentaire, des stylets et des pinces, et que dans le traitement des lésions chirurgicales le coton, les tampons, les bandages préparés par les embaumeurs, les pansements adhésifs, les sutures, la cautérisation, les attelles et les bandelettes de toile, les appareils de soutien pour maintenir la tête haute en cas de fracture du crâne ou de trépanation, les médicaments externes et même des anesthésiques réalisés en mélangeant de la poudre de pierre memphite à du vinaigre, étaient

judicieusement utilisés par ces chirurgiens d'un grand passé...

La lecture et l'étude d'un tel document montrant le développement de l'esprit humain selon des bases scientifiques et profondes dès les âges les plus reculés est émouvante et nous invite à travailler et à lutter pour nous dépasser sans cesse.

D^r André BRUNEL.

CHRONIQUE DES LIVRES.

Peau d'Ange, Le Caire 1944

par Marie CAVADIA.

Ce volume renferme six contes, qui constituent le développement d'un même thème. Ce thème, M^{me} Marie Cavadia le formule ainsi : « Collez votre oreille à l'endroit le plus pâle du ciel ou sur cette partie du sol la plus tendre et vous les entendrez, les bouches des profondeurs, bourdonnantes d'oracles, ordonner nos succès, nos faillites, nos douceurs. Comment sauter par dessus ces sortilèges, fuir ces complots de l'inconnu, s'arracher à ces impératifs fulgurants qui détruisent nos cœurs et qui nous mènent au bout de la vie, les veines enchaînées? »

Et ceci nous rappelle une pensée de Maeterlinck : « Le grand secret, le seul secret, c'est que tout est secret. Apprenons du moins à l'école de nos mystérieux ancêtres à faire, comme ils l'avaient fait, la part de l'inconnaissable. »

Ces six contes, six petits drames, portent chacun un nom de femme. Michèle, une adolescente androgyne, incestueuse, périt avec son frère : ils sont broyés tous deux dans leurs oripeaux d'acrobates. Perséphone, aussi mystérieuse que la déesse des enfers, génie bienfaisant d'un viveur, qui doit devenir aveugle pour « voir » les laideurs de l'humanité et qui fonde alors « des asiles pour aveugles, pour fous, pour mendiants, pour vieilles prostituées, asiles pour tous les désespérés de la terre ». Dorothée, qui cultive une jacinthe, en désobéissance au Tyran, malgré

l'ordre de détruire toutes les fleurs : elle jette sa jacinthe à la face du Tyran, « dont le crâne craque comme une ardoise et la cervelle se répand sur ses tempes ». Marce, qui se donne à un aviateur, auquel elle annonce sa mort accidentelle et prochaine. Ophélie est le surnom shakespearien d'Alice : celle-ci se voue à une prostitution qui la fait mourir de consommation, pour ne pas avoir cédé à un amour. Pacifica, enfin, porte, elle aussi, un nom symbolique, puisqu'elle annoncera, dans un milieu de rieurs un peu fous, la naissance d'une affreuse guerre.

Toutes ces héroïnes sont sans dissimulation, comme surprises dans leur âme, sans avoir la possibilité de feindre. Dans le domaine de la passion, elle subissent ce qu'on a appelé « l'amour involontaire », et elles restent énigmatiques, parce qu'elles « ne s'expliquent pas ». Avant la mort du Grand Pan, l'on croyait à la Fatalité, laquelle ne manquait pas de grandeur. Puis nous avons eu les philtres magiques, qui suffisaient à nous faire comprendre une orientation, tel le philtre de Tristan, qui apporte « la passion, l'âpre joie, l'angoisse sans fin, et la mort ». Les conceptions freudiennes ont remplacé l'antique destin et les breuvages dangereux, et peut-être trouvera-t-on ces théories trop jeunes pour rivaliser en poésie avec la sorcellerie de nos pères.

J'avoue personnellement que ce lent travail de l'inconscient, susceptible sans doute de provoquer une idée fixe et inéluctable, me paraît moins dramatique que la brutalité inexorable du breuvage de Tristan : « Ceux qui en boiront ensemble s'aimeront de tous leurs sens et de toutes leurs pensées, à toujours, dans la vie et dans la mort. » Il est possible que nos actes soient en puissance au tréfonds de nous, lançant au début de timides vibrations, puis envahissant tout notre système nerveux. Je préfère encore l'explication par l'envoûtement.

Ceci dit, les résultats sont les mêmes et telle Iseut, les jeunes femmes peintes par M^{me} Marie Cavadia, se précipitent vers la catastrophe, sans résignation, avec une certaine inquiétude qu'elles dissimulent à peine : elles ne sont pas sereines, mais elles agissent, sans pouvoir se soustraire à l'action. Elles auraient sans doute du mal à se délivrer de leur obsession, mais elles

perçoivent l'inutilité de tout effort pour échapper aux menaces de l'aventure. Ce sont des créatures désenchantées, dont l'existence est empoisonnée par le pessimisme, la vision claire, quoique mal définie, d'un tragique destin. Le processus est lent et confus, comme il convient, mais à l'acte final, ces jeunes femmes n'ont pas plus d'hésitation que le chat n'atermoie pour se précipiter sur une souris.

En ce qui concerne Dorothée, j'aurais préféré que la haine du mal, l'horreur du Tyran, fussent moins obscures, et l'on peut concevoir, même chez un être intuitif comme la femme, une volonté plus consciente. Dorothée met à mort le Tyran pour des raisons qu'elle entrevoit confusément : elle me rappelle Salavin, à qui il devenait nécessaire de toucher l'oreille de M. Sureau, « pour se prouver que cette oreille n'était pas une chose interdite, inexistante, imaginaire, que ce n'était que de la chair humaine ».

Ces contes sont écrits dans une langue claire et souple, qui s'adapte aux tirades sarcastiques comme aux désopilantes cocaseries : on le verra dans la description du personnel d'un cirque. Mais ces visions énigmatiques de rêves sont surtout empreintes d'une mystérieuse poésie, ce domaine essentiel de M^{me} Marie Cavadia, dont les vers de *Printemps* sont un délicieux enchantement.

Gaston WIET.

BRITISH WAR SAVINGS CAMPAIGN IN EGYPT

(Affiliated to National Savings Movement in the United Kingdom)

**Savez-vous quel est le Placement Idéal
Pour vos Petites Economies ?**

C'EST LE

**CERTIFICAT D'EPARGNE NATIONALE
(NATIONAL SAVINGS CERTIFICATES).**

Exempts de l'impôt anglais sur le revenu.

Prix du Certificat 15 sh. (L.E. -,732). Vous pouvez acquérir jusqu'à 500 Certificats. Les intérêts composés, calculés au taux de 3,17 % l'an, sont ajoutés au capital. En dix ans, la valeur du Certificat augmente de 15 sh. à 20 sh. 6 p. (L.E. 1.-). Les Certificats sont remboursables avant terme et en tout temps sur demande adressée au Directeur Général des Postes à Londres.



En vente dans toutes les
Principales Banques en Egypte.

Pour de plus amples renseignements
adressez-vous aux sus-dites Banques.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 400
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

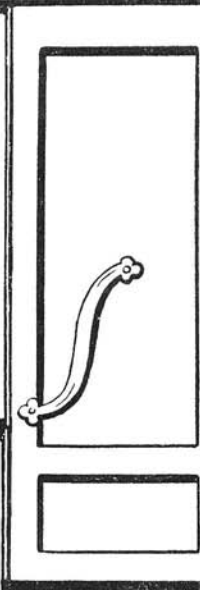
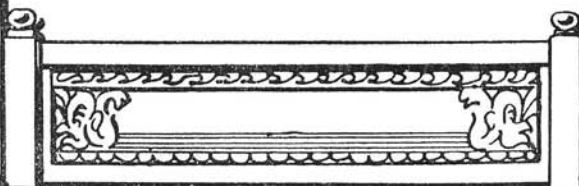
LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

LES
MEILLEURES
MONTRES



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427